



## Littérature américaine La traite des Noirs

A l'occasion du Festival America, pleins feux sur le roman nord-américain. Avec Chuck Palahniuk (photo), Rick Moody, Jonathan Ames, W. D. Wetherell... Pages 3 et 4.

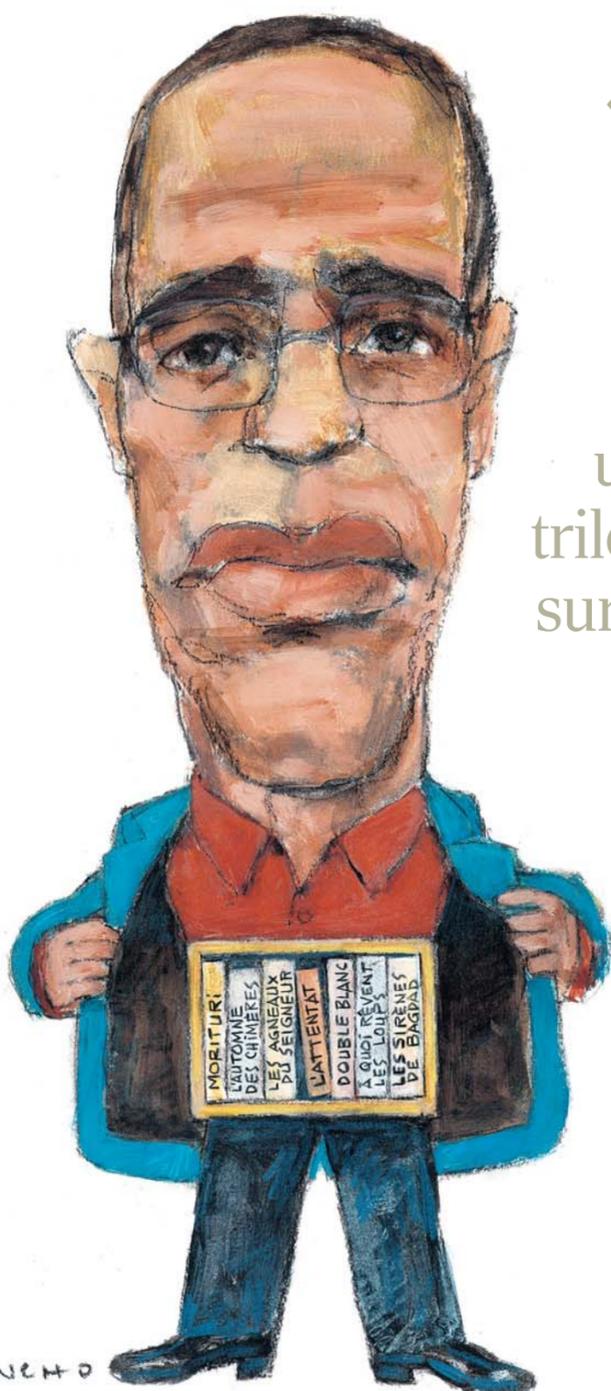
Hugh Thomas revient sur les quatre siècles d'histoire du commerce atlantique des esclaves. Plusieurs ouvrages analysent les conséquences de cette tragédie. Dossier. Pages 6-7.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 29 septembre 2006

## YASMINA KHADRA LES CHEMINS DU TERRORISME



PANCHÉ

Après « Les Hirondelles de Kaboul » et « L'Attentat », « Les Sirènes de Bagdad » clôt une passionnante trilogie romanesque sur « le malentendu entre l'Orient et l'Occident ».

Rencontre. Page 12.

### Littérature française

« Trans », un roman à haute tension qui confirme l'étonnant talent de Pavel Hak ; « La Vie de bureau » ou l'art du baiser de Jean-Michel Delacomptée... Page 5.

### J. M. Coetzee

A l'occasion des 25 ans du prix Grinzane-Cavour, un entretien rare avec l'auteur d'« Elizabeth Costello », Prix Nobel de littérature 2003.

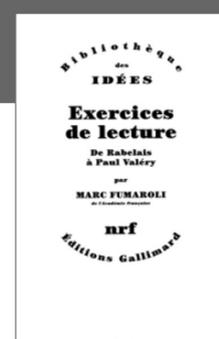
Forum. Page 2.

### L'« Affaire Heidegger »

Sur fond de polémique sur le passé nazi du philosophe allemand, Gallimard renonce à publier l'ouvrage collectif « Heidegger à plus forte raison ». Actualités. Page 11.



Marc Fumaroli  
de l'Académie française



### Exercices de lecture

de Rabelais à Paul Valéry

"Formidable livre. Sous des angles entièrement neufs, toute l'histoire de la littérature française. On en sort rajeuni et revigoré."  
Claude Lévi-Strauss

Gallimard

Contributions

**Olivier Pêtré-Grenouilleau**, maître de conférences à l'université de Bretagne Sud, est spécialiste de l'histoire de l'esclavage. Il est l'auteur de *Les Traités sanglants. Essai d'histoire globale* (Gallimard, 2004).

Rectificatifs

Nous avons omis de signaler que l'article consacré à l'ouvrage « Théâtre de la cruauté et récits sanglants en France (XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècle) » (Ed. Robert Laffont) (Le Monde des Livres du 22 septembre) était signé de notre collaborateur Philippe-Jean Catinchi.

Une erreur technique (« Le Monde des Livres » du 15 septembre), a fait disparaître le passage où nous avions signalé que Laurent Mauvignier avait obtenu le Prix du roman Fnac 2006 pour « Dans la foule » (Ed. de Minuit).

**Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :**  
[mondedeslivres@lemonde.fr](mailto:mondedeslivres@lemonde.fr)  
**par la poste :**  
Le Monde des livres,  
80, boulevard  
Auguste-Blanqui,  
75707 Paris Cedex 13

A l'occasion des 25 ans du prix Grinzane-Cavour, le Prix Nobel de littérature a répondu aux questions du « Monde des Livres »

# Les mots silencieux de J. M. Coetzee

**P**ar le silence qu'il observe habituellement, refusant radicalement les interviews depuis des années, le romancier sud-africain John Maxwell Coetzee s'attire un succès mêlé de crainte, les rares fois où il consent à se montrer en public. Aussi tous les bruits ont-ils cessé quand il a fait son apparition dans la grande salle du Palazzo Reale de Turin, mardi 26 septembre, à l'occasion des 25 ans du prix littéraire Grinzane-Cavour. Haute et mince silhouette vêtue d'un costume gris, la figure étroite et la poignée de main cérémonieuse, le Prix Nobel 2003 s'était laissé convaincre par Giuliano Soria, président de la très active fondation Grinzane, de venir dans la capitale piémontaise en tant qu'ancien lauréat du prix (il l'avait reçu en 2003, peu de temps avant le Nobel)

pour donner une lecture publique. Une semaine auparavant, le Grinzane, qui s'honore d'avoir couronné plusieurs écrivains avant les jurés du Nobel, avait reçu le Portugais José Saramago. Assis à la tribune, J. M. Coetzee a assisté, parfaitement immobile, à toutes les allocutions préliminaires, d'autant plus éloigné du sujet qu'il comprend peu l'italien et ne disposait pas d'oreillettes. Le regard baissé, sa barbichette blanche pointée vers sa poitrine, il aurait pu être une statue ou l'image d'un pasteur ascétique, en proie à quelque terrible méditation. A quoi songeait-il ? Peut-être à son aversion pour toutes les formes d'exhibition auxquelles se soumettent les écrivains, décrites par le menu dans son magnifique roman *Elizabeth Costello* (Seuil). Ou à l'idée, souvent répétée, que ses livres disent tout ce

qu'il a à dire. Ou encore au fait que son silence a pour effet mécanique de produire des quantités de discours, de la part de ceux qui l'approchent. Mais à peine avait-il approché son visage du micro pour lire une nouvelle intitulée *Nietverloren*, puis un passage de *Scènes de la vie d'un jeune garçon* (Seuil), l'un de ses livres les plus autobiographiques, et voilà que son visage a changé, comme subtilement mis en mouvement par la littérature. La nouvelle, a-t-il expliqué en préambule, fait référence à cette époque d'avant la fin de l'apartheid où la vie en Afrique du Sud était « un monstre étrange », pleine de références à un paradis perdu qui n'avait, en fait, jamais existé. D'une voix sourde mais très articulée, sans jamais se reprendre ou trébucher, Coetzee a lu de très longs passages avant de jeter, finalement, un

fugitif regard de jubilation sur l'assistance. Et de répondre à deux ou trois questions posées par un ancien professeur de l'université de Turin, notamment sur le thème de l'autobiographie : s'il a écrit les livres liés à son enfance (*Scènes de la vie d'un jeune garçon*) et à son adolescence (*Vers l'âge d'homme*) à la troisième personne, a-t-il expliqué, c'est pour ne pas « subir la pression d'avoir à raconter la vérité. Des parties sont vraies, d'autres inventées. Elles concernent un "moi" qui a beaucoup de choses en commun avec moi, mais qui n'est pas moi ». La parole, cependant, ne lui est visiblement pas agréable. Aussi est-ce par écrit qu'il a accepté, de manière exceptionnelle, de répondre à quelques questions pour *Le Monde*, quelques jours avant sa lecture turinoise. ■

R. R.

## « Je n'essaie pas de partager mon humanité »

**Elizabeth Costello, la figure principale de votre roman du même nom, doute de la nécessité de raconter des histoires. Qu'en est-il de vous ?**

On a tendance à déprécier les histoires. Les histoires sont adaptées aux enfants, disons-nous, aux gens simples (pensez aux paraboles du Nouveau Testament), pas aux adultes, pas aux gens sérieux. Les histoires nous divertissent, elles ne nous éclairent pas. Elizabeth Costello jette un regard rétrospectif sur sa vie de conteuse d'histoires et se demande ce qu'elle a réussi de plus que d'amuser ses lecteurs, de temps en temps. C'est une question que tout auteur de fiction sérieux doit se poser à un moment ou à un autre. Et la réponse doit comporter une réelle défense de la valeur – de la valeur éthique – de la fiction.

**Dans *L'Homme ralenti*, vous posez la question de la relation entre l'auteur et ses personnages : ils semblent solitaires, dans vos livres, bénéficiant de peu de compassion de la part de leur créateur. Est-ce la manière dont vous les voyez ?**

Quand quelqu'un me parle de « mes personnages », une image me vient à l'esprit. Celle d'un colporteur sur une place publique, avec des petits soldats de plomb et des chiens et des chevaux

mécaniques, qui ferait faire les cent pas à ces jouets (peut-être qu'ils fonctionnent avec des piles, de nos jours, je ne sais pas) en espérant attirer l'attention des enfants qui passent par là. J'ose espérer que « mes personnages » ne sont pas des automates. En fait, j'espère qu'ils ne sont pas à moi du tout, qu'ils sont, comme le dit la langue américaine « *their own people* » (leurs propres maîtres).

**L'impression d'étrangeté, d'extériorité, est très présente dans votre œuvre. Dans quelle mesure cela reflète-t-il votre propre relation au monde ?**

Je suis issu d'une tradition littéraire qui aime tracer une frontière entre l'écrivain et son œuvre – et qui considère, par exemple, le fait que nous ne sachions pas, en définitive, ce qu'il pense comme l'une des plus admirables caractéristiques de Shakespeare. Du coup, je dirais que ma relation personnelle au monde n'est pas importante. Ce qui importe, c'est la relation au monde incarnée dans l'œuvre d'art.

**Ecrire un roman, ce n'est pas juste raconter une histoire. C'est un long voyage. Vers quelle vérité ?**

Au contraire, un roman c'est seulement raconter une histoire. La question est qu'est-ce que seulement raconter une histoire ?

**Comment un roman naît-il en vous ? Comment se développe-t-il ?**

La question de savoir comment un roman grandit en moi ne m'intéresse pas. Toutefois, si la question était reformulée en « *Comment un roman se développe-t-il en quelqu'un ?* », cela vaudrait d'y penser.

**Quelle chose semble se radicaliser dans votre écriture, comme si vous vous éloigniez de plus en plus des techniques classiques du roman pour aller vers l'abstraction et les questions métaphysiques. Comment expliquez-vous cette évolution ?**

Il n'y a pas de technique classique du roman. Le roman, un genre si varié que nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord sur ses frontières, comprend un immense éventail de formes et de techniques et confronte toutes sortes de questions, depuis des questions de comportement (comment se conduire en société) jusqu'à, comme vous dites, des questions métaphysiques.

**Quelle est votre relation à votre langue maternelle ? Le fait que vous soyez issu d'une langue minoritaire dans votre pays, l'Afrique du Sud, a-t-il des conséquences sur votre relation avec ce pays ?**

En Afrique, qui est le plus polyglotte des continents, il y a des tas d'écrivains

qui utilisent le français ou l'anglais ou, dans une plus faible mesure, le portugais comme langue d'expression, de préférence à leur langue maternelle, autrement dit la langue que leur parlait leur mère quand ils étaient petits. Ce n'est pas seulement pour utiliser la langue métropolitaine, c'est aussi parce qu'ils en ont une meilleure maîtrise, en tant que *langue littéraire*, que de leur langue maternelle.

**Vous avez choisi de vivre en Australie. En quoi la distance a-t-elle affecté votre relation à votre pays d'origine ?**

L'Australie est mon pays. L'Australie est l'endroit où j'ai mon domicile. J'ai vécu dans différents endroits au cours de ma vie. Je suis un écrivain professionnel. Je n'ai pas de difficulté à continuer mon travail là où je me trouve.

**Est-ce qu'écrire est un acte d'espoir, malgré tout ? Une façon de partager quelque chose de votre humanité ?**

Je ne sais pas que le fait d'être un humain constitue une distinction dont il faille être fier, quand on voit l'arrogance avec laquelle nous traitons les autres créatures avec lesquelles nous partageons la terre. Par conséquent, non, je n'essaie pas de partager ou de diffuser mon humanité. ■

PROPOS RECUEILLIS  
PAR RAPHAËLLE RÉROLLE

CORRESPONDANCE

## Folio ou Gallipoche ?

DANS votre intéressant article du « Monde des Livres » (daté du 18 août) vous écrivez que « *personne ne se souvient de l'origine du nom de Folio* ».

En effet, une fois devenus propriété des clients, nombre de concepts publicitaires tombent dans l'anonymat, c'est ce qui est arrivé à Folio.

En 1972, j'étais concepteur rédacteur dans la toute jeune Agence T.B.W.A (du nom de ses fondateurs : Tragos, Bonnange, Wiesendanger, Ajroldi), qui est aujourd'hui une des premières agences de publicité mondiales.

Cette agence a obtenu, cette année-là, grâce au talent de Claude Bonnange, le budget de

publicité de la maison Gallimard avec la mission de trouver un nom pour sa nouvelle collection de poche.

Après quelques échanges cocasses (Raymond Queneau avançant « Gallipoche » et l'agence lui rétorquant : pourquoi pas « Gallipette »...) et de nombreuses recherches de nom, j'ai proposé Folio : feuille support de l'écriture, nom simple et savant (souvenir des anciens in-folio). Un terme mémorable, prononçable dans toutes les langues, digne de convenir à la célèbre maison d'édition, qui l'a accepté et développé, avec toute l'intelligence et le succès dont parle votre article. ■

ANDRÉ ANTOINE ESQUILAT

BIBLIOTHÈQUE DES OUBLIÉS

## Une greffe balzacienne au Chili

UN JEUNE HOMME bien de sa personne, pauvre mais intelligent, arrive dans une capitale et se lance à sa conquête. Nous sommes au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. La capitale a pour nom Santiago du Chili et le héros Martin Rivas. Toute ressemblance avec un certain héros balzacien n'est absolument pas fortuite.

Grâce à une lettre que lui a laissée son père avant de mourir, Martin obtient l'hospitalité dans une riche famille, les Encina. Cette position lui offre un point de vue sans pareil sur les travers de la bourgeoisie : alors que le pays est agité par des idées libérales, à une époque où le mot évoquait uniquement un désir de liberté et d'égalité, le maître de maison ne semble animé par aucune autre idéologie que celle de l'argent et du pouvoir. La mère, effacée et sottée, se consume d'admiration pour sa petite chienne, Diamela, dont le couvert est mis à table à chaque repas. Le fils aîné, Augustin, tout juste rentré d'un voyage en France, rivalise de stupidité avec sa mère, utilisant des expressions françaises à tort et à travers. Vient enfin la cadette Leonor, vive et belle à désespérer nobles, nouveaux riches, gens de la ville et jeunes gens fraîchement arrivés de province...

Inscrit à la faculté de droit, Martin fait connaissance d'un garçon mélancolique et profond, Rafael San Luis, qui l'introduit dans le monde, lui enseigne la grammaire subtile de l'amour avant de l'entraîner dans l'idéal révolutionnaire. A travers eux, c'est une société en pleine mutation sociopolitique qui s'anime, entre histoires d'amour contrariées, ruses des petits-bourgeois pour extorquer de l'argent aux riches, discussions sans fin sur la place à accorder au peuple, tentatives de femmes courageuses d'introduire un début de féminisme dans un monde où la misogynie est la première nature des hommes.

**Trame classique**

Une trame romanesque classique ; les traits de la bourgeoisie grossis jusqu'à la caricature ; ceux du peuple faisant sourire tant ils exaltent les qualités positives : tout cela est vrai. Pourtant, il émane de *Martin Rivas* des parfums inédits et surprenants. Car s'il est question de thèmes abordés par les maîtres du roman français (Balzac pour le social, Stendhal pour l'amour impossible, Hugo pour la Révolution), la localisation du roman au Chili offre des habits neufs à ces thèmes. Ici, les jeu-

nes filles portent la mantille, on boit du punch, on danse joyeusement la *zamacueca* et on fait commerce avec la Californie sans toutefois lâcher Paris du regard, tant la France incarne une référence dans tous les domaines, des prises de position de George Sand jusqu'aux bottines portées par les dandies sur l'Alameda.

La genèse de cette « greffe » est à chercher dans le parcours de l'auteur, Alberto Blest Gana, né au Chili en 1830 de père irlandais et de mère basque. On le retrouve à Paris entre 1847 et 1851, étudiant la cartographie militaire. Dans la préface que consacre l'universitaire Carlos Janin à la présente édition de *Martin Rivas*, on apprend que Blest Gana, découvrant les écrits des maîtres cités plus haut, brûla en autodafé tous ses poèmes et se lança ce défi : devenir le Balzac d'outre-Atlantique. Un idéal en grande partie atteint puisque Blest Gana fut vite considéré par la critique chilienne et hispanique comme le créateur du roman moderne chilien, quarante ans à peine après la rupture du cordon qui reliait Santiago à Madrid, à l'heure où le pays cherchait son identité nationale. Devenu un classique, il est aujourd'hui au

programme des lycées chiliens.

Blest Gana est mort en 1920 à Paris, cette ville qui l'avait tant inspiré. Les quelques lecteurs qu'il y eut purent accéder à son œuvre uniquement en espagnol, car si la France était alors l'objet de tous les regards, elle ne regardait personne, loin d'imaginer que, dans des contrées aussi « exotiques », les mots littérature et roman puissent avoir un quelconque sens.

Pourtant, il faut lire ce livre auquel sa traductrice, Bertille Hausberg, a su donner une saveur « dix-neuvième » : on y trouve un bonheur de lecture rappelant les premières grandes aventures littéraires, celles où l'on se délectait des intrigues où se croisaient plusieurs personnages qui aimaient, souffraient, s'éveillaient à la conscience politique, nous sortant de nos petites vies pour nous emmener loin de notre chambre d'enfants. Ils avaient pour nom Rastignac, Enjolras, Julien Sorel... Et aujourd'hui, pourquoi pas, Martin Rivas. ■

VALÉRIE ZENATTI

*Martin Rivas*, d'Alberto Blest Gana. Traduit de l'espagnol (Chili) par Bertille Hausberg. Ed. La Fosse aux ours, 396 p., 23 €.

ECRIVAINS

Les Editions Persée recherchent de nouveaux auteurs

# Bêtise, Prozac et faux-semblants

A travers la recherche hallucinée d'un mystérieux scénario, Rick Moody décrit avec ironie et compassion une société américaine marquée par le cynisme, le mensonge et la vacuité

**A**u début, il y a la lumière. Une lumière du matin. Une lumière que l'on prendrait presque pour une lumière d'espoir et de simplicité. Vingt et une pages époustouflantes, un tour de force stylistique sur cette « lumière qui éclaire le monde » depuis Los Angeles. Car, comme son titre nous le laisse entendre, la seule lumière qui filtre du dernier roman de Rick Moody est une lumière de cinéma. Une lumière à la Twentieth Century Fox pour salles multiplexe et pop-corn sautillant derrière vitrines en plexiglas. Un générique de début n'annonçant rien d'autre qu'une brutale plongée dans l'obscurité. De fait, dès la page 23, la lumière s'éteint. On est dans le noir – et c'est l'embarquement pour l'enfer.

## LE SCRIPT (The Diviners)

de Rick Moody.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Lederer, éd. de L'Olivier, 624 p., 23 €.

un noir où l'on rit jaune – et c'est l'embarquement pour l'enfer.

On s'en doutait. Depuis *Purple America* jusqu'à la *Recherche du voile noir* (1), Rick Moody n'a cessé de peindre le tableau d'une Amérique en déliquescence. Penché sur ce grand corps malade, il en inventorie les maux avec une ironique compassion. Des dangers du tout-technologique à la sclérose de la petite bourgeoisie, des démons du marketing aux ravages de la dépression, le docteur Moody voit le mal partout et il n'a pas tort – ses diagnostics terrifiants sont à pleurer de rire.

Cette fois, c'est à un milieu professionnel qu'il s'attaque, celui du cinéma et de la télévision. Evidemment, Moody s'en donne à cœur joie avec cette société du spectacle qui se nourrit de vide et recrache de la bêtise, à commencer par ce script mystérieux pour lequel tout le monde s'enflamme, et que personne n'a lu.

Existe-t-elle réellement, d'ailleurs, cette « mini-série » dont tous les producteurs et agents prétendent avoir trouvé l'idée et dont huit femmes au moins assurent avoir écrit le texte initial ? Imposture, mensonge et vacuité : c'est autour de cette béance que Moody bâtit son roman. Si l'intrigue stricto sensu frise parfois le rocambolesque, la comédie sociale qui l'accompagne est quant à elle irrésistible.

Irrésistible par exemple, le personnage de la productrice Vanessa Meandro. Comment la décrire si ce n'est par son besoin compulsif « de commander et de dévorer » ? Le goût du pouvoir absolu, la politique de la terre brûlée : oui c'est cela, il y a « quelque chose de carnivore dans son regard ». Faussement sûre d'elle, elle gratifie ses collègues d'épithètes fleuries telles que « morues cocaïnomanes » ou « salopes prêtes à tout ».

Pourtant, elle est la première à seriner que, hors de la carrière, point de salut. Lorsqu'elle ne campe pas au bureau, elle habite chez sa mère alcoolique qui vient d'être admise en désintoxication à l'hôpital de Brooklyn. Elle la déteste autant qu'elle se déteste. Elle hait son corps, qui a « la taille

d'un minivan ». Elle est inscrite aux « Boulimiques anonymes » mais engloutit chaque jour dix beignets de marque Krispy Kreme (ceux qui ont un « goût de fin heureuse de comédie sentimentale » dignes des « multinationales du spectacle à intégration verticale et capitaux allemands »).

## Réunions Botox

Seule dans la vie, Meandro harcèle moralement ses employées – entendez ces « mannequins anorexiques » qui, pour la narguer, ont le toupet de venir travailler en jupe – et adore réveiller les gens le samedi pour « leur redonner le sens de la hiérarchie ». Elle veut des employés à sa botte, pas des « gays névrosés au stade anal » mais des îlots capables de « dormir sur un lit de clous » et d'en redemander. Son credo : « Maximum de frictions entre les individus. Climat d'instabilité entre les joueurs. Crêpages de chignon ». Il faut qu'il y ait « plusieurs personnes en compétition pour le même poste ». Il faut « que les joueurs jettent derrière eux des regards soupçonneux ». Il faut qu'un « trou noir » aspire « l'énergie de rayonnement de ces femmes talentueuses » qui l'entourent au bureau.

## Itinéraire du poète Moody

**E**trange hasard des patronymes. En anglais, « moody » désigne un caractère morose, maussade, aussi bien que lunatique et changeant.

A 44 ans – il est né à New York en 1962 et a grandi dans une banlieue résidentielle du Connecticut, avant de s'installer à Brooklyn où il réside aujourd'hui – Rick Moody ne s'en défend guère : il a longtemps été un type pas très simple. Le genre de personnage qui voit tout à travers un voile noir et se fait « des nœuds dans la tête ». Un homme qui abu-

sait du bourbon, de la coke et de Michel Foucault. A tel point, dit-il, qu'il avait l'impression de n'avoir plus parfois « ni masse ni volume ». A l'époque, il fréquentait une fille aussi défoncée que lui et se voyait basculer lentement vers la folie. C'est pourquoi il choisira de sortir de sa nuit en se faisant interner dans un hôpital psychiatrique du Queens.

Depuis les années 1980, c'est à travers l'écriture qu'il exorcise ses démons. En 1987, il publie *Garden State*, son premier roman, bientôt suivi de *Tempête de glace*,



Rick Moody, janvier 2006. DAVID SANDISON/THE INDEPENDENT

Etonnante et admirable Vanessa. Si parfaite dans l'aigreur et la jalousie, si prévisible dans ses sorties qu'on les dirait « lues sur un prompteur », si attendrissante dans sa façon de persévérer dans son (mal) être. A lui seul, ce tableau fournirait une raison suffisante de se précipiter chez son libraire. Il y en a d'autres. Toutes ces scènes du monde du travail où chaque détail vaut son pesant d'or : le séminaire sur l'« innovation dans le domaine de la

qualité et la qualité exploitée en synergie avec les possibilités de cross marketing » ; la bêtise et l'inculture érigées en valeurs (a-t-on jamais pensé à « une version en animation numérique du Livre des morts tibétain » ?) ; le gourou embauché à prix d'or resserrant son monologue inoxydable sur « la créativité comme révolte » ; la réception Botox à Santa Monica ; ou la réunion pendant laquelle un consultant lance en préambule : « Tournez-vous vers le cadre qui est à votre droite et vers celui qui est à votre gauche. L'un de vous trois sera licencié d'ici la fin de l'année. Maintenant buvons et au travail ! »

Il faudrait aussi parler des images incongrues, désopilantes de Rick Moody, de son art de l'ironie ravageuse, de ses longueurs parfois – il y en a quelques-unes vers la fin du roman. Mais ce que l'on se rappellera surtout dans cette comédie satirique, c'est ce splendide « Portrait of a Lady ». Le portrait d'une peste aussi malheureuse que fielleuse, sur fond d'Amérique maniaco-dépressive, toute ressemblance avec des situations connues du lecteur n'étant pas nécessairement fortuite. ■

FLORENCE NOUVILLE

FL. N.

(1) *Rivages*, 2000 et *L'Olivier*, 2004.

## Quand Jonathan Ames ressuscite Jeeves

**D**epuis *L'Homme de compagnie* (1), on savait que Jonathan Ames avait de l'humour. Mais de là à oser écrire un roman loufoque de quelque 450 pages ! Et à avoir le culot de ressusciter Jeeves, le héros d'un as de l'humour anglais, PG Wodehouse (2) ! Les lecteurs de Wodehouse (1881-1975), les amoureux de ses intrigues complexes, inextricables, de son monde d'aristocrates excentriques, de Bertie et de son impeccable valet Jeeves ne peuvent que trouver ce Jonathan Ames suspect.

Et pourtant, il réussit l'exploit. Faire revivre Jeeves – qui, comme toujours, « tient à [son] détachement » – pour une semaine, dans le New Jersey et l'Etat de New York, avec son jeune maître, écrivain en panne de création, à qui « tout ce qui se trouve hors de portée de la ville de New York – à plus de cent vingt kilomètres – (...) donne l'impression d'être l'Amérique », « un pays exotique qu'au cours de ma vie j'ai rarement visité. Le New Jersey, selon mon sens personnel de la géographie, n'est pas l'Amérique non plus ».

Le New Jersey, Etat de naissance de Philip Roth, ce qui à son importance symbolique, est le lieu où commence l'aventure. Alan Blair, 30 ans, qui a pu s'offrir un valet grâce aux dommages et intérêts touchés après un accident – une chute sur un trottoir verglacé de Manhattan –, s'est réfugié chez son oncle et sa tante, qui vivent dans un quartier juif du New Jersey et ont pour habitude de dîner, le lundi, au « *Casse-Croûte casher* ».

Ce n'est pas tant la nourriture qui conduit Alan à entrer en conflit avec cet oncle pieux – tous les matins, il dit ses

prières sur son vélo d'appartement – que son penchant pour l'alcool. A défaut de consentir à une cure de désintoxication, il doit partir. C'est ainsi qu'on s'embarque avec lui et Jeeves, pour quelques jours de folie dans l'Etat de New York, d'abord à Sharon Springs, dans le bizarre espoir de rejoindre une communauté hassidique – en réalité disparue –, puis à Saratoga Springs, à la Fondation Rose pour artistes – en fait le fameux Yaddo, où ont résidé de très nombreux écrivains américains, de Carson McCullers à Patricia Highsmith, et Jonathan Ames lui-même.

Il est assez peu probable que Jonathan Ames, 42 ans, avec ce gros roman comique mêlant savamment humour britannique et humour juif dans un brillant jeu littéraire,

## PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

obtienne le dixième du succès de son contemporain portant le même prénom et lui aussi publié en cette rentrée, Jonathan Littell. Il est même tout à fait improbable que les tribulations d'un romancier juif américain raté, déjanté, avec son valet placide, fascinent autant que le récit, à la première personne, d'un bourreau nazi. Mais pour les lecteurs, rares semble-t-il, auxquels cette fascination donne un certain malaise, la lecture de *Réveillez-vous, Monsieur !* est un antidote de qualité.

On peut passer assez vite, comme Alan Blair lui-même, sur le court séjour – une

nuit – à Sharon Springs, pour s'installer à la Fondation Rose, peuplée d'artistes – poètes, plasticiens, romanciers... – tous totalement inconnus. Arrive cet Alan Blair, auteur d'un seul roman ayant eu un succès d'estime, nourri de culture européenne – Thomas Mann, Anthony Powell, qu'il juge même, grave faute de goût, supérieur à Proust – et de littérature américaine – Dashiell Hammett, Raymond Chandler, Tennessee Williams et tous les auteurs qu'il démarque ou détourne sans les citer.

Que veut-il ? Comme tout le monde, écrire « *Le Grand Roman américain* », dont l'exemple parfait est *Gatsby le Magnifique*, « même si Fitzgerald était antisémite ». « *Je me suis rendu compte*, confie Blair à Jeeves, *que la plupart des écrivains que j'admire haïssaient les Juifs. Y compris Fitzgerald.* » Que faire alors ? Etre juif et écrire un Grand Roman américain. Au lieu de cela, Blair s'enivre, tombe amoureux du nez d'une sculpteur, Ava – « dans le domaine des nez, comparé à elle, Shylock ressemblait à une poupée Barbie » –, est compromis dans une sombre histoire de vol de pantoufles (rien à voir avec Cendrillon) et doit s'enfuir. Et, peut-être, enfin, se réveiller... ■

## RÉVEILLEZ-VOUS, MONSIEUR ! (Wake up, Sir !)

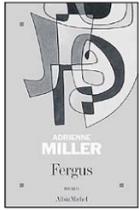
de Jonathan Ames.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Paul Gratias, éd. Joëlle Losfeld, 448 p., 23,50 €.

(1) Ed. Christian Bourgois, 2001.

(2) De nombreux romans sont disponibles chez 10/18.

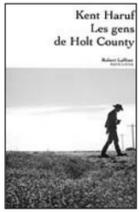
ZOOM



**FERGUS**  
d'Adrienne Miller.  
Lowell Haven n'a peint que des autoportraits. Depuis plusieurs années, il s'est retiré à Akron, Ohio. Rien

n'indique qu'il continue encore à peindre. Son ancien amant et mécène, Fergus, prépare une ultime fête en son honneur. Merit et Jenny, sa fille et son ex-femme, seront présentes. *Fergus*, le roman, est, comme le personnage, fasciné par la figure élégamment absente de Lowell. Médiocre à l'excès, parfaitement excentrique, personne n'incarne mieux l'artiste qu'il n'est pas. Il doit tout au talent de Jenny et aux dollars de Fergus. Seule la vie hallucinée de Merit trahit son mensonge. Dans ce roman toujours en fuite, Adrienne Miller, malgré une mise en place difficile et complexe, réussit une œuvre originale, qui emprunte systématiquement les narrations de traverse. Déroutant, *Fergus* est le texte fragmenté d'un étrange chagrin de la création, vaniteuse et purement anecdotique.

N. C. A.  
Traduit de l'américain par Marie-Lise Marlière et Guillaume Marlière. Albin Michel 660 p., 22,50 €.



**LES GENS DE HOLT COUNTY**, de Kent Haruf. L'auteur du *Chant des plaines* (éd. Robert Laffont, 2001) et de *Colorado Blues* (tout récemment

réédité en « Pavillons poche ») reprend la chronique d'une petite ville du Colorado, à travers les personnages de Harold et Raymond McPherson, les deux fermiers au grand cœur, de Victoria, la jeune femme qu'ils ont recueillie, et de bien d'autres. Agé de 62 ans, Kent Haruf a une manière très naturelle et poétique de peindre ces scènes rurales en privilégiant une écriture où la langue parlée a la part belle.

R. R.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anouk Neuhoff. éd. Robert Laffont, 410 p., 21 €.

Un roman parfois insoutenable mais hypnotisant de Chuck Palahniuk

# Les séquestrés de l'écriture

**L**es autres c'est l'enfer. Il suffit pour s'en convaincre de tenter l'expérience du huis clos, comme vont le faire une vingtaine d'aspirants écrivains, attirés par une petite annonce qui leur promet une forme radicale d'atelier d'écriture.

Ils acceptent de disparaître sans laisser de traces, de quitter abruptement leur existence habituelle pour vivre pendant trois mois dans un lieu isolé et clandestin, sous la conduite d'une sorte de gourou quasiment grabataire, et se consacrer exclusivement à l'écriture du chef-d'œuvre que, sans aucun doute, ils portent en eux, mais que la vie ordinaire ne leur permet pas de produire.

Ils s'attendent à trouver une sorte d'académie secrète, un confortable refuge pour écrivains où ils auront tout loisir de se livrer entre collègues à de passionnantes spéculations littéraires. Ils vont très vite déchanter quand ils se retrouvent séquestrés dans un théâtre désaffecté, sous la férule d'un vieillard sadique.

Quand la nourriture vient à manquer, que le chauffage ne fonctionne plus, que les toilettes sont bouchées, il n'est plus question d'écrire un chef-d'œuvre mais tout simplement de survivre. Pourtant, la principale préoccupation de chacun

**A L'ESTOMAC (Haunted)**  
de Chuck Palahniuk.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Blanc, Denoël « & D'ailleurs », 540 p., 25 €.

des participants n'est pas seulement de surmonter l'épreuve mais de souffrir le plus possible pour se rendre intéressant. Ils ont tous fini par se convaincre qu'ils ont été embarqués sans le savoir dans une quelconque expérience de télé-réalité, ou alors qu'ils sont victimes d'un fou. Mais, malgré le soin qu'ils ont pris à effacer leurs traces, on finira bien par les retrouver.

Un jour les portes seront forcées, les secours arriveront, suivis par les caméras de télévision. Pour les survivants, ce sera enfin l'heure de gloire. Cette fois ils le tiendront, le chef-d'œuvre dont ils rêvaient. Ils n'auront qu'à raconter toutes les souffrances qu'ils ont endurées...



Chuck Palahniuk en 2002. BASSO CANNARSA/GRAZIA NERI/EDITING

Le roman de Chuck Palahniuk entremêle deux types de récits : l'histoire de la compétition incroyable à laquelle se livrent les séquestrés pour devenir en fin de compte la victime la plus pitoyable, et des nouvelles étranges, sortes de contes cruels où chaque personnage évoque sa vie et les circonstances qui l'ont conduit jusqu'ici – une espèce de *Décameron* entrelardé de scènes sanglantes. Bien sûr, ils ont

tous menti. Ce n'est pas un projet littéraire qui les a motivés mais la nécessité de fuir, qui la police, qui des créanciers enragés, et tous une vie lamentable.

Dans cette prolifération hybride de fictions, l'auteur s'en donne à cœur joie. C'est l'histoire de Dame Nature (chacun se voit affublé d'un surnom résumant sa biographie), une adepte de la réflexologie qui a porté l'art du

massage à des sommets inégalés. Elle est capable, par certaines manipulations de la voûte plantaire, de provoquer des orgasmes insurpassables, et même la mort. C'est la tragique erreur de la Comtesse Extralucide qui, grâce à ses talents de médium, a retrouvé l'assassin de Marilyn Monroe et l'a égorgé mais se mit un peu tard à douter de ses intuitions.

Tout le monde en prend pour son grade, l'univers des médias, celui de l'art, les adeptes de la violence comme les partisans des médecines douces. Mais le propos de Chuck Palahniuk n'est pas la satire sociale. C'est plutôt une tentative d'exploration des pulsions où l'introspection tiendrait lieu d'analyse psychologique, Eros et Thanatos se déchirant à belles dents.

## Fantasmagories délirantes

C'est parfois insupportable mais l'auteur a eu le bon goût, si l'on peut dire, de donner d'emblée le ton général du roman par un récit intitulé *Tripes* et qui décrit les divers accidents que peuvent provoquer certaines pratiques masturbatoires. Le lecteur qui sera parvenu sans trop de malaise jusqu'à la page 35 doit normalement être suffisamment aguerrri pour affronter toutes les scènes de carnage, d'auto-mutilation et de cannibalisme qui l'attendent.

Il y a près de deux siècles, Lord Byron, Joseph Polidori et les époux Shelley s'enfermèrent dans la villa Diocletien, au bord du lac de Genève, pour écrire des histoires d'horreur. De quels monstres pourraient accoucher des écrivains contemporains placés dans des conditions analogues, de quoi se nourrirait un vampire du XXI<sup>e</sup> siècle, à quoi ressemblerait la créature d'un nouveau Frankenstein ? Pourquoi a-t-on tellement besoin du diable et des monstres si ce n'est pour les rendre responsables de nos lâchetés et de nos faiblesses ? A travers ses fantasmagories délirantes, c'est bien ce que Chuck Palahniuk met en évidence : l'insatiable besoin qu'éprouve chaque être humain de s'inventer une mythologie, de se donner le beau rôle en désignant un ennemi et qui pourrait être la source de bien des comportements individuels, de grandes actions politiques et peut-être tout simplement de la littérature. ■

GÉRARD MEUDAL

Un roman précieux et habité de Jaime Avilés

## Amours fuyantes et révolution

**LA NYMPHE ET LE SOUS-COMMANDANT (El dia que Marcos pasa por mi pueblo)**, de Jaime Avilés.

Traduit de l'espagnol (Mexique) par René Solis. éd. Métailié, 216 p., 19 €.

Serapio Bedoya rêve à l'antique et en costumes. Pour un auteur de sketches de café-théâtre, c'est un peu exagéré. Hanté par ses lectures et ses espoirs déçus d'écrivain, Serapio rêve de la fille du roi des Féaciens qu'il rencontre à Mexico, serveuse et lumineuse, « douze anneaux d'argent dans une oreille et un autre dans le nez, et des cils impénétrables ». Il marche à grand pas vers ses 40 ans et elle en a presque 19. Il lui demande si elle est actrice, il

voudrait lui proposer un rôle, c'est le troisième samedi de 1993 : il n'y croyait plus mais il est amoureux.

Plusieurs mois passent, pendant lesquels il ne cesse d'écrire. Serapio est à Tulum, pensant à Malcolm Lowry et à Virginia Woolf, quand commence le soulèvement des zapatistes au Chiapas. Intrigué, il est attiré au cœur de la jungle par cette aventure politique qui, pourtant, lui paraît déjà bien insolite. Nausicaa le rejoint, victime de ces sirènes enguenillées, sans remarquer que le secret de leur marche consiste en « un redoublement de la jambe gauche, à l'inverse de toutes les armées du monde ». Elle brûle de connaître Marcos et pousse Serapio à écrire une lettre qui est aussi une supplique et une déclaration.

### Equipée boueuse

Oscillant entre l'intimité troublante et musicale de Nausicaa et celle, plus froide, du sous-commandant, Serapio devient le compagnon de route d'une équipée boueuse dont il voudrait bien déchirer le voile sans très bien savoir ni comment ni pourquoi.

Récit d'un cycle amoureux, *La Nymphette et le sous-commandant* explore différents niveaux de conscience et de réalité de la vie de Serapio Bedoya, déchirant-

te et exaltée. Les mêmes fantasmes et les mêmes sentiments peuplent les jungles hésitantes de l'armée zapatiste et les aspirations déçues d'un homme au bonheur d'une vie réconciliée : frustrations, solutions rhétoriques tapageuses, grands gestes et grandes promesses pour l'éternité d'une fuite. Quand Serapio s'envole pour Paris, au moment où le gouvernement mexicain fait la chasse aux sympathisants zapatistes, sa tête n'est plus qu'une migraine insoutenable, trop pleine des couleurs artificielles de ses amours et du Chiapas. Ivrogne de nuit, à demi-fou, rapportant ses conversations improbables avec Marcos, Serapio dicte au narrateur le contenu hallucinant de ce livre.

Jaime Avilés, journaliste à *La Jornada*, spécialiste de la lutte zapatiste, compose un livre précieux qui trouve son équilibre dans la tension entre littérature et réalité. Son personnage principal est comme le texte : habité. Par les fantômes avérés de son existence inaboutie, fantôme à venir de Nausicaa Fernandez, fantômes en marche et en uniforme des hommes de Marcos, fantômes à lire d'une bibliothèque insistante et parfois douteuse, de Fuentès à Mafalda, et fantôme, enfin, de la fille du roi des Féaciens – à caresser dans des rêves costumés. ■

NILS C. AHL

Un père voyage vers les tranchées où son fils a trouvé la mort

## La montée aux enfers

**UN SIÈCLE DE NOVEMBRE (A Century of November)** de W. D. Wetherell.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné. éd. Les Allusifs, 200 p., 15 €.

Voici un roman sur le deuil, sur la souffrance liée à la mort d'un proche, et par conséquent aussi un roman sur l'amour. Le thème n'est pas nouveau : Eros et Thanatos ont fécondé trois mille ans de littérature. L'auteur, un Américain surtout apprécié pour ses nouvelles, a situé son histoire à l'automne 1918, trente ans avant sa propre naissance. Les derniers jours de la Grande Guerre, les premières offensives de la grippe espagnole : époque funèbre en vérité. C'est de la grippe que vient de mourir la femme de Marden après une longue vie de tendresse paisible. Seul dans son verger, non loin de Vancouver, il médite, et redoute les nouvelles du front des Flandres : leur fils s'y bat dans l'armée canadienne depuis quelques semaines.

Lorsque arrive le message fatidique, Marden le veuf, désormais seul au monde, se met en route. Il lui faut voir l'endroit précis où quelqu'un a tué son garçon et connaître les circonstances. Ce roman admirable est

le récit de son voyage, de cette « montée » aux enfers qui attendent là-bas, en Belgique, le père autour de qui tout s'écroule.

Sur cette histoire d'un père qui pleure son enfant, bien d'autres auraient ébauché un simple requiem. Mais poussé par ses exigences, Wetherell ne se contente pas d'étudier la peine d'un seul. Il veut montrer tous les deuils, combattre toutes les douleurs en dévoilant ce qu'elles sont et ce qu'elles nous font faire. Il y parvient en sollicitant tous les registres de son talent. Une vignette ? Celle d'un homme à peine esquissé que Marden suit des yeux en remarquant son brassard de deuil : plus accablé qu'on aurait supposé, il sautera d'un train en marche dès le début du voyage. Une vision ? Des jeunes gens qui courent à perdre haleine, tantôt vers un lac d'été, tantôt vers une tranchée. Un opéra même ? Celui, lugubre, qu'animent la nuit, dans les coursives du paquebot, les veuves de guerre qui pleurent, toutes ensemble et chacune affreusement seule.

### Insupportable allégresse

Au-delà de cette virtuosité dans la composition, on savoure l'art de décrire la marque que laissent les paysages dans un cœur blessé. Ce don de transmettre les plus subtiles impressions ravira les férus de littérature-

re dans deux passages très contrastés. Le premier concerne un sentier champêtre dans la campagne anglaise. Le fils de Marden, en permission, s'y est promené avec une amoureuxse. Son père l'emprunte à son tour et par le simple murmure de l'herbe, le bruissement d'une branche, il comprend le bonheur de son fils ce jour-là et devine les conséquences : il y a, quelque part, une jeune femme enceinte, et endeuillée elle aussi. Le second paysage n'exhale que le malheur.

Après plusieurs épisodes, dont l'insupportable allégresse de l'armistice, Marden parvient aux champs de bataille des Flandres et, près d'Ypres, regarde le dernier « cercle » de son enfer. La guerre est finie mais, dans le sol devenu trop instable des obus, les mines explosent au hasard, les fusées partent toutes seules. Il pleut, il fait froid et au fond des tranchées, l'ypérite délétère stagne attendant qu'on vienne la respirer. C'est ici que le fils est mort, c'est ici que la femme qui porte son enfant projette de mourir. Il la découvre, empêtrée dans des barbelés qui l'empêchent de se tuer. Alors, en quelques lignes simples, par la double magie de la littérature et de l'amour, Wetherell restaure un avenir de chaleur et de tendresse : il y a toujours de l'espoir. ■

JEAN SOUBLIN

« Trans » confirme l'étonnant talent de Pavel Hak

# L'enfer sur terre

Comme hypertendu entre la fiction et le réel, voilà un roman à très haute tension. Haletant, violent, insoutenable parfois ; une sorte d'allégorie de la violence, de toutes les violences du monde. Après *Safari* (2001), *Sniper* (2002) et *Lutte à mort* (2004) (1), *Trans* est le quatrième roman de Pavel Hak. Il confirme l'étonnant talent de cet écrivain d'origine tchèque, exilé en France depuis une vingtaine d'années.

D'emblée, on comprend que ce ne sera pas une partie de plaisir :

« Affamés, terrorisés./ Embusqués dans la bouche d'égoût./ Personne, à part les patrouilles de soldats, n'a le droit de s'aventurer dans les rues jonchées de cadavres. »

Quelque part en Asie, il fait un froid polaire. Comme des millions d'affamés, Wu Tse n'a d'autre choix que de manger des morts. Et de trouver le moyen, n'importe lequel, pour échapper avec la belle Kwan à cet Etat qui, depuis près d'un siècle, tient la population sous le joug d'un régime atroce.

Les premières pages sont comme tirées à bout portant : « Robustesse des régimes inhumains./ Découragement. Moral à zéro. »

Et puis très vite, apparaît le véritable propos du livre : « Les hommes fuyant la misère sont un fléau qu'aucune mesure de sécurité ne peut arrêter. (...) N'ayant rien, ils ne craignent rien (puisque'ils n'ont rien à perdre). Et rien ne peut les faire renoncer au rêve de prospérité que la misère a injecté dans leurs têtes. Leurrés/déshérités : transformés en matière première dont on peut faire un business plus lucratif que le trafic d'ar-

mes. Les bénéfices annuels (estimés à des milliards de dollars) ne confirment-ils pas que la demande est inépuisable ? Et plus il sera difficile de rentrer au paradis, plus les gueux seront prêts à prendre des risques pour franchir les frontières. Un mur hérissé de barbelés, des mesures juridiques encore plus restrictives peuvent-ils les faire reculer ? Durcir la politique d'émigration fait monter les prix. »

Que l'on ne se méprenne pas :

*Trans* est tout sauf un livre à thèse. D'une grande modernité – l'écriture a un rythme très particulier, à la fois syncopé et tout en percussions –, c'est un roman d'aventures, de violence et de sexe aux confins du burlesque tragique et de la science-fiction. Une véritable descente aux enfers, de l'Asie à l'Europe en passant par l'Afrique, où les hommes et les femmes tentent de survivre, tantôt transformés en aliments ou en combustibles, tantôt en prosti-

tués ou en objets d'expérimentation scientifique.

Le plus étonnant dans la manière dont Pavel Hak construit son récit est à la fois son parti pris d'irréalisme – la partie africaine tout particulièrement, avec ce dingue de docteur Swartz, sorte de Folamour imbibé d'alcool égaré au fin fond de la jungle au milieu de ses virus et des monstres humains, « hommes-cobayes, hommes modifiés, hommes-matériaux » – et la façon dont il colle sans cesse à la réalité. Ainsi, ces quelques pages étouffantes, claustrophobes, à fond de cale dans un

cargo-sarcophage, qui renvoient aux images, mille fois entraperçues dans les médias, d'immigrés débarquant à bout de forces aux Canaries ou en Italie. Ou encore l'arrivée de Wu Tse en Europe, l'aéroport, la police des frontières, la violence des fouilles, les zones d'attente.

« Dépôts d'étrangers. Coup de masse./Empaquetage rapide des débarqués. »

Chaque séquence du roman est précédée, comme scandée, par quelques mots, en général purement descriptifs, qui fonctionnent comme des accélérateurs du récit. Alors, le style s'efface derrière le seul souci de l'efficacité. Comme s'il braquait des projecteurs, Pavel Hak braque ses phrases sur l'envers du monde occidental, avec son cortège de dictatures, de filières clandestines d'immigration, de trafics, de corruption, d'épidémies.

Est-ce ainsi que les hommes vivent ? C'est, livre après livre, toute l'ambition de cet écrivain singulier : donner à voir, à ressentir, à vomir, la violence et l'injustice du monde ; construire une fresque implacable des nouvelles réalités planétaires, actuelles ou à venir. Réaliste et visionnaire à la fois, il propose une écriture de la sensation et de l'image qui n'a guère d'équivalent dans la littérature contemporaine.

On ressort de *Trans* abasourdi. Au milieu de l'extrême noirceur de ce chaos, une petite lueur tout de même, le fol espoir de Wu Tse de retrouver, quelque part au milieu des immenses docks d'un port occidental, sa chère Kwan.

« Etres affamés de vivre./Vies porteu-ses d'espoir. » ■

FRANCK NOUCHI

(1) Ces trois romans ont été publiés aux éditions Tristram.

Un roman succulent de Jean-Michel Delacomptée

# Sur les lèvres

LA VIE DE BUREAU  
de Jean-Michel Delacomptée.

Calmann-Lévy, 288 p., 17 €.

Le baiser est un art. Majeur, s'il en est. Parole d'expert : « Je pense avoir connu tous les genres de langues, les vertueuses qui résistent, les coupables qui s'esquivent, les timides qui louvoient, les coquettes qui minaudent, les lascives qui se pâment, les fantaisistes qui cabriolent, les rebelles qui se rétractent, les rêveuses qui s'alonguent. » L'homme qui pose au spécialiste n'a pourtant rien d'un matamore ou d'un fat. A près de 60 ans, Henri Holstein fuit l'exhibition et voue un culte aussi fervent que secret au baiser, signe d'un ineffable partage. « La fusion personnifiée, un écho du paradis terrestre », commente-t-il pour la jeune Gloria, stagiaire venue des Etats-Unis perturber la quiète existence de l'employé d'un cabinet d'avocats spécialisé en conseil aux entreprises, droit des affaires, audits et gestion du capital.

Chantre des orages

Divorcé, le « bonhomme » – c'est ainsi que des gamins le désignent et l'élégant quinquagénaire se froisse d'un tel qualificatif – n'attend plus grand-chose, sinon de se retirer à Moulins, sitôt son père disparu, afin de fuir la ville et le bruit, contre lequel il mène une croisade personnelle. Lui pour qui « l'avenir n'est plus fréquentable » en vient, par haine de ces sons incongrus qui lui sont « une agression, une blessure insupportable, une injustice », à se faire le chantre des orages et du tonnerre qui noient la ville « sous un édreon liquide ».

Mais comment renoncer à dialoguer avec Gloria, pour qui le bruit, « c'est la vie ! », quand la belle se confond avec ses lèvres, dont l'éclat « récusait les ombres du deuil » ?

Sans renier sa révolte contre les « oukases de la communication généralisée, ce jacassement, ce prurit de glose volatile, cette démanègeaison de verbiage qui ne s'arrêtait jamais, télé, radios, SMS, portables, iPod, baladeurs, société de la parlote, geôle de bla-bla », Henri va enseigner à Gloria l'art du baiser, subtil comme un soufflé, profond comme un don. Un murmure qui est, bien mieux que le silence, le contraire du bruit.

Alors que le galant homme se désole (« Le corps féminin s'amenuise. Voilà trente ans encore il jouissait d'une aura qui l'agrandissait »), il prône le baiser contre le coût : « Le baiser est une aventure, le coût une performance. Que fait-on quand on embrasse ? On s'intériorise, on se concentre, on contemple. Et quand on s'accouple ? On se démène, on geint, on crie, on sue. A la douce caresse du baiser s'oppose le rut échevelé. » Comment tenir l'équilibre alors, face à Gloria, si vivante qu'elle lui rend énergie, audace et jeunesse, au point de conjurer la mort qui guette son père – comme le bâtiment où il s'étirole depuis trente-deux ans – et de rendre aux valeurs de base, couple ou travail, une nouvelle santé ?

Lui qui est intègre jusqu'à refuser la moindre usurpation de dignité (même si son père est juif, il s'indigne : « Je n'avais pas de cicatrices à vendre avec vue sur les camps »), hésite à trouver sa place. « Soyez lucide, on a changé d'époque. La vie de bureau, c'est la vie tout court », lui souffle son directeur général.

Avec une maestria désinvolte, Jean-Michel Delacomptée livre là un roman élégant et fluide, léger comme une conversation de bon aloi, sensuelle et disserte, touchante aussi puisque les deux protagonistes se cherchent avec des grâces et des réserves de félin. Un formidable antidote au dolorisme du roman au travail. D'une clarté toute classique. ■

PH.-J. C.

Pierre Jourde suit les étapes gâchées d'un amour impossible

# Rendez-vous manqués

L'HEURE ET L'OMBRE  
de Pierre Jourde.

Ed. L'Esprit des péninsules,  
288 p., 19 €.

La première page hoquette... La machine de la mémoire se met en branle. La confiance qui s'ouvre, celle de toute une vie, sera riche de méandres, d'allers et retours entre réel et imaginaire, espoirs et désillusions. Complexe et envoûtant, ce roman sonde l'épaisseur du temps. Il ramène le narrateur à Saint-Savin, la ville balnéaire où il a passé tous les étés de son enfance, le lieu de naissance du sentiment amoureux.

L'homme qui parle se souvient, étudiant en médecine, avoir repris la route, une nuit de juin, avec sa compagne, Denise, vers Saint-Savin. Ce nom avait résonné familièrement en elle et l'amène, durant le voyage, à explorer un épisode de sa vie, du temps où elle exerçait comme médecin de campagne. Le récit

inquiétant de sa relation avec une enfant en souffrance, vivant seule avec son père, est déjà un roman dans le roman. Le trouble en est jeté.

Arrivé à Saint-Savin, le narrateur se met à relire les chapitres de son enfance : l'attraction irrémédiable du petit garçon vers une villa voisine, empreinte de magie. La maison de Sylvie, qu'un jour, enfin, il approche. Superbes pages sur les émotions d'un premier amour qui se posera en éternel et inaccessible féminin.

En quête d'absolu

A ce stade, Pierre Jourde a déjà offert une belle variété de plaisirs à son lecteur, confession mélancolique, suspense, peinture de la province, rendu subtil de sensations si vives encore. S'ensuivent les étapes gâchées d'un amour, le narrateur tournant sans fin autour de l'objet de son désir. Mais comment renoncer à cette quête de l'absolu dont Sylvie est l'incarnation ?

Elle prend des allures fantastiques : est-ce bien elle qui lui apparaît, des années plus tard, au coin d'une rue, ou cette vision n'est-elle que le fruit de son imagination, miroitante comme l'eau des canaux de Bruges-la-Morte ?

Au terme de cette succession de rendez-vous manqués avec soi-même, mais nombreux avec la littérature, l'heure sonnera où les ombres se rejoignent. En chemin, et au risque de dérouter son lecteur, l'auteur aura joué des registres les plus divers, entrecoupant son introspection d'une identité vacillante de pointes satiriques – la scène d'anthologie où un enfant roi fait régner sa loi sur une soirée d'adultes déclenche un rire inextinguible. Si le pamphlétaire que l'on sait s'illustre dans les coups de colère, le grand désabusé montre son talent à peindre les sentiments les plus éthérés dans ce livre d'hommage aux sortilèges de la fiction. ■

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

## ZOOM

LE MAGICIEN

de Serge Rezvani  
Il n'y a pas de certitudes. Rien que des illusions, des rêves. Des miroirs franchis et des tours de passe-passe. Il est à l'autre bout des mondes une forteresse tibétaine où se retrouvent, le temps d'un singulier congrès, magiciens et ensorceleurs, tous habités par la figure tutélaire d'un maître disparu. C'est son fils qui raconte l'odyssée lointaine. Un rendez-vous avec le passé et l'enfance, un périple initiatique où se fracassent la raison et les évidences. C'est inquiétant et

dangereux. Poétique jusqu'à la déchirure. On s'y perd avec délices. On s'y retrouve avec effroi. Dans ce quatrième volume de son « Cycle du désastre », Rezvani nous embarque dans une aventure de cristal, aux frontières mouvantes des battements de nous-mêmes. X. H. Actes Sud. 250 p., 19 €.

HEUREUX QUI COMME MOI,

de Claude Bourgeyx  
On peut en rêver, mais il faut bien se rendre à l'évidence, la liberté n'existe pas. Tout au plus (et encore...) peut-on choisir sa cage. Des cages, justement, le narrateur du dernier livre de Claude Bourgeyx en fabrique. Il en

crée plutôt. De toute taille et de toute forme. Artiste... Cultivant jusqu'au bout le paradoxe des barreaux et l'espoir de l'envolée. Reclus chez ses deux vieux parents, dans un appartement familial aux murs confits d'ennui, il se rebelle par saccades et attend une heure dont il devient vite certain qu'elle ne viendra jamais. Ou du moins pas telle qu'il l'imagine. En une soixantaine de petits chapitres, Bourgeyx nous distille une fable tendre et cynique. Désabusée et corrosive. La morale ? Il n'y en a évidemment pas. Sauf peut-être : « On ne se gère pas de l'hérédité ». X. H. Le Castor astral. 154 p., 13 €.

Hugh Thomas retrace l'histoire du commerce atlantique des esclaves. Cinq siècles plus tard, ses conséquences se font encore sentir

# Les blessures de la Traite

**LA TRAITÉ DES NOIRS**  
**Histoire du commerce d'esclaves transatlantique (1440-1870)**  
**(The Slave Trade)**  
de Hugh Thomas.

Traduit de l'anglais par Guillaume Villeneuve, éd. Robert Laffont, « Bouquins », 1 056 p., 30 €.

C'est dans la petite église de Brou, à Bourg-en-Bresse, que reposait jusqu'à la Révolution Laurent de Gorrevod, chancelier de l'Empire. Mort en 1529, Gorrevod était un proche de Charles Quint. Une faveur royale l'avait rendu immensément riche : en août 1518, le jeune roi d'Espagne lui avait accordé, par contrat, l'autorisation de déporter 4 000 esclaves d'Afrique vers l'empire espagnol. C'était la première fois qu'on autorisait une opération d'une telle ampleur.

Gorrevod n'était pas un marchand. Bien entendu, il n'exploita pas lui-même ce droit : il le vendit au trésorier de la Casa de la Contratación, (l'organisme chargé d'administrer le trafic entre l'Espagne et le Nouveau Monde), à Séville, et ce fonctionnaire le céda à un groupe de négociants génois. C'est ainsi, sans jamais prendre la mer, qu'un courtisan oublié fut « le premier homme de goût (...) à devoir sa fortune à la Traite ».

Un noble savoyard recevant une faveur d'un roi d'Espagne né en Flandres, et la revendiquant à un Castillan qui lui-même fit affaire avec des Génois, lesquels demandèrent à des marins portugais d'acheminer les captifs : comment mieux illustrer la richesse et la complexité du sujet que par cet exemple, choisi par Hugh Thomas pour ouvrir sa remarquable histoire de la Traite occidentale des Noirs ?

Du milieu du XV<sup>e</sup> siècle à la fin du XIX<sup>e</sup>, ce sont environ onze millions d'Africains, selon l'estimation établie par Philip Curtin à la fin des années 1960 et qui fait aujourd'hui autorité, qui furent déportés. On connaît maintenant cet immense trafic dans le détail, même si les représentations erronées ou caricaturales continuent à prospérer dans le grand public. Surtout en France, où une longue occultation, les mémoires douloureuses de l'expérience coloniale et les récupérations politiques (qu'on se souvienne de la polémique suscitée par la publication, en 2004, des *Traites négrières, essai d'histoire globale*, d'Olivier Pétré-Grenouilleau) brouillent les représentations du drame. C'est pourquoi la traduction de cette somme passionnante et dépassionnée, publiée en 1997, vient à point nommé.

Tout a commencé au Portugal, en 1444, à la pointe sud-ouest de l'Algarve, quand des marins débarquèrent 235 prisonniers, capturés au nord de l'actuelle Mauritanie. Les razzias étaient chose

courante en Méditerranée au Moyen Âge. Mais, pour la première fois, des Européens allaient directement se procurer des esclaves en Afrique noire. Bientôt, les Portugais cessèrent les enlèvements pour se contenter d'acheter des captifs. La découverte des Amériques et l'effondrement démographique des populations amérindiennes accrurent vite l'ampleur du trafic. La plupart des puissances occidentales commencèrent à s'y livrer, malgré quelques réticences : le négociant anglais Richard Jobson, à qui on proposa des esclaves alors qu'il naviguait sur le fleuve Sénégal, en 1618, déclara « *Nous sommes un peuple qui ne fait pas commerce de ce genre de biens.* » Pourtant, quelques décennies plus tard, l'Angleterre était devenue la première puissance négrière d'Occident...

## Bénéfices gigantesques

L'installation, au Brésil et dans les Caraïbes, d'économies fondées sur la production sucrière, qui exigeaient une main-d'œuvre abondante et produisaient des bénéfices gigantesques, provoqua, à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, une explosion du trafic. De part et d'autre de l'océan, des fortunes colossales s'édifiaient. A Nantes, relate Hugh Thomas, « *les propriétaires-trafiquants de l'île Feydeau envoyaient blanchir leur linge à Saint-Domingue où, disait-on, les rivières de montagne lavaient plus blanc qu'aucune eau de Bretagne.* ». Un certain Richard Oswald, propriétaire en Ecosse, à Londres, à la Jamaïque, en Floride et en Virginie, possédait aussi une partie de l'île de Bence, au large du Sierra Leone. Il y avait fait construire un parcours de golf, et « *les caddies étaient*

*des esclaves en kilt* »... Le système esclavagiste ne s'arrêtait pas à ces réussites spectaculaires. Ainsi, assure Hugh Thomas, dans les petits ports d'Angleterre, « *les artisans, les vieilles demoiselles, les prêteurs sur gages et les modistes investissaient tous dans la Traite.* ».

Face à ce commerce triomphant, les critiques peinèrent longtemps à se faire entendre. L'Eglise romaine, qui avait dénoncé dès le XVI<sup>e</sup> siècle l'esclavage des Indiens, restait sur la Traite relativement discrète. Les Lumières et les encyclopédistes s'indignèrent, sans parvenir à mobiliser au-delà de cercles étroits. C'est l'opinion publique anglaise qui fut acquise la première à l'idée de l'abolition, grâce à l'action efficace de deux parlementaires, Clarkson et Wilberforce. La diffusion d'une brochure décrivant un bateau négrier, le *Brookes*, connut un retentissement exceptionnel dans toute l'Europe. Pour la première fois, l'atroce réalité du « Passage du milieu » prenait forme : l'extrême promiscuité, les fers, l'humiliation... C'est sans doute l'un des premiers exemples d'illustrations utilisées pour influencer l'opinion. L'objectif est atteint : après vingt ans de travail acharné, la Grande-Bretagne renonce à la Traite, en 1807. Elle va bientôt devenir son plus farouche adversaire.

Après cette date commencera le reflux, le temps de la clandestinité, des embarquements de nuit et des pirateries, mais aussi des utopies, comme l'implantation en Afrique de colonies d'affranchis, au Sierra Leone et au Liberia. Hugh Thomas, auteur en 1970 d'une histoire de Cuba jamais traduite en français, consacre aux dernières années de la Traite sur cette île des pages particulièrement éclairantes.



La route des esclaves, à 4 kilomètres de Ouidah, au Bénin, un des principaux ports

Au sortir de cette volumineuse synthèse, on regrettera peut-être quelques simplifications, notamment sur la traite musulmane, considérée comme essentiellement domestique, et donc radicalement différente de la traite occidentale, ce que la recherche tend à fortement nuancer. Mais le travail de Hugh Thomas a l'immense mérite de donner un visage à tous les acteurs de ce drame qui

ne cesse depuis deux siècles de hanter la mémoire de l'Occident. Ce que pressentait William Grenville, futur premier ministre de Grande-Bretagne, lorsqu'il se demandait au début du XIX<sup>e</sup> siècle, devant la chambre des Lords, « *Pouvons-nous être assurés que le malheur créé par la Traite des noirs ne laissera pas un souvenir durable, pour notre honte ?* » ■

JÉRÔME GAUTHERET

## Le tirailleur indigène, une périlleuse légende

**LA FORCE NOIRE**  
**(Gloire et infortunes d'une légende coloniale)**  
d'Eric Deroo et Antoine Champeaux.

Tallandier, 224 p., 29 €.

A l'heure où le politiquement correct condamne l'image populaire du tirailleur noir hilare vantant les vertus d'une boisson en poudre faite de chocolat et de banane à délayer dans du lait, qui sait que l'icône publicitaire de Banania est née de l'effort de guerre ? Apparue en 1912, la « potion magique » inventée par Pierre Lardet est un hommage aux combattants noirs des tranchées, symbole de force, de joie de vivre et de bravoure, que le slogan « *Ya bon* » associe à l'enfance et à l'innocence, la

panacée valant uniformément pour les blessés, les vieillards et les petits, affaiblis par le rationnement alimentaire.

Le succès du cliché, aggravé par l'exotisme douteux des contorsions dénudées de Joséphine Baker deux décennies plus tard, devint vite insupportable et dès 1940, le jeune poète Léopold Sédar Senghor apostrophe dans *Hosties noires* ses « *frères noirs à la main chaude sous la glace et la mort* », enterrés sous la caricature : « *Je déchirerai les rives Banania sur tous les murs de France* ».

Dans un passionnant album, à l'iconographie aussi riche que soignée, Eric Deroo et Antoine Champeaux ont voulu briser le tabou et faire en historiens un retour sur la figure mythifiée du tirailleur africain, dont les avatars se sont pliés sur plus d'un siècle (1857-1964) aux fantasmes et stéréoty-

pes du moment. L'un est réalisateur et documentariste, l'autre conservateur du Musée des troupes de marine à Fréjus. Ensemble, ils ont entrepris de décaper l'image du tirailleur noir, inscrit dans tout débat de société autour de l'immigration ou forum sur la « repentance ».

Au moment où sort sur les écrans *Indigènes*, de Rachid Bouchareb – une dénomination qui n'avait pas de charge péjorative au temps de son adoption –, ce retour sur image est salutaire.

On y mesure la double motivation du capitaine Faïdherbe, disciple de Scholcher, quand il conçoit le corps des tirailleurs pour conquérir des pans d'Afrique et affranchir l'homme de corvée noir en soldat libre. Comme on comprend le pari sur *La Force noire*, du lieutenant-colonel Mangin, qui avait participé à la mission Marchand à Fachoda

(1898), et dont le livre, paru en 1910, érige en mythe la doctrine de l'emploi de ces hommes dont on attend la relève d'une troupe blanche minée par le déclin démographique.

Plus connu, le sanglant épisode de la guerre des tranchées est judicieusement dépris de sa vulgate. La « honte noire », qui stigmatisait les tirailleurs accusés d'actes de barbarie durant l'occupation de l'Allemagne, après 1918, est elle aussi corrigée, débarrassée de sa légende caricaturale.

A l'heure du centenaire de l'arme, en 1957, l'outre-mer succédait à la colonie, et le dernier bataillon de soldats africains des troupes de marine est dissous en 1964. Mettant un terme à cent sept ans d'histoire mais laissant ouverte une légende toujours périlleuse. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

## Les paradoxales aspirations de l'« outre-mer »

**ENTRE ASSIMILATION ET ÉMANCIPATION**  
**L'Outre-mer français dans l'impasse ?**

Sous la direction de Thierry Michalon.

Ed. Les Perséides, 528 p., 30 €.

Dès le titre, tout est dit. Ce copieux recueil de contributions signées de vingt-six enseignants, chercheurs et doctorants de Martinique, Guadeloupe, Guyane, Réunion, Polynésie et Nouvelle-Calédonie, ne prétend pas à la synthèse, ni même à esquisser une leçon globale sur un sujet délicat – la tension entre l'envie d'appartenance et la soif de revendication propre dans un débat national très houleux. Tout au plus les historiens dont on lira ici les travaux croisent-ils leurs approches pour tenter de concilier des élans antagonistes et contradictoires, parmi lesquels on choisit le plus souvent les pièces adaptées au procès que l'on veut intenter, sans se soucier de celles qui infirmer ces leçons trop simples, car trop univoques.

Scindant l'approche en trois temps – l'héritage de l'histoire, les hésitations du droit, les contradictions du « développement » enfin –, la somme dirigée par Thierry Michalon, membre de l'Institut de droit de l'outre-mer et chercheur au Centre de recherche sur les pouvoirs locaux dans la Caraïbe (UMR-CNRS 8053), implanté en Martinique, entend faire le pont entre le savoir des savants et le sentiment commun de l'opinion, trop peu au fait des avancées scientifiques pour réviser une leçon parfois obsolète.

### Solides préjugés

L'effort de pédagogie est d'autant plus louable qu'il affronte de solides préjugés. Si l'humiliation de la colonisation est du domaine du passé, la conscience en perdure par le récurrent mépris dont les populations d'outre-mer font encore les frais comme par la créance que ce passé leur donne sur la République. D'où ce « *ressentiment diffus* » d'avoir été longtemps – et parfois aujourd'hui encore – exclus de la « *nation française* » qui alimente le sourd dessein d'une périlleuse émancipation.

Mais l'entité nationale mythique, hautaine et généreuse, qui a finalement imposé ses valeurs et ses codes, a aussi conduit, au nom de la sacro-sainte égalité, à la revendication d'un rattrapage, discrimination positive dont on mesure, à l'heure des harmonisations européennes, l'intenable ambiguïté, émancipation ou intégration. L'embaras de la métropole ajoutant au malaise.

Et les perspectives du développement économique ajoutent encore au brouillage. Aspirant à être de plus en plus « dehors » tout en revendiquant d'être « dedans » quand il s'agit d'harmoniser les chances de chaque élément du puzzle national, de la mère-patrie à ses enfants dispersés, confettis d'Empire dont la mémoire conserve, douloureuse, la brutalité de l'enfance, les territoires d'outre-mer peinent à trouver la voie de leur avenir.

Si cet essai choral ne prétend pas le leur indiquer, il tente avec courage de clarifier un chantier encombré par une surenchère de sentiments et de consciences meurtries dont le politique se doit de mesurer, levier ou venin, la force d'action. ■

PH.-J. C.



négriers de la côte atlantique de l'Afrique. JEAN-CLAUDE COUTAUSSE

## De la repentance à l'Apartheid ?

PAR OLIVIER PÉTRÉ-GRENOUILLEAU

**POUR EN FINIR AVEC LA REPENTANCE COLONIALE**  
de Daniel Lefeuvre.

Flammarion, 240 p., 18 €.

Veut-on vraiment une France de l'Apartheid ? Si tel n'est pas le cas, alors cessons d'opposer les Français en fonction de leurs origines par l'intermédiaire d'un passé déformé. Rompons avec une repentance coloniale qui ressasse et divise au lieu de guérir. Tel est le diagnostic formulé par Daniel Lefeuvre dans son bel essai. Celui d'un historien ayant décidé de se jeter dans l'arène, non pas pour satisfaire à quelque sensationnalisme, mais afin de montrer, tout simplement, que les choses sont souvent plus complexes qu'on ne l'imagine, et cela en puisant dans son domaine de spécialité : l'étude des relations franco-algériennes.

Nullement « nostalgique » d'une période coloniale dont il ne connaît que trop les excès, Lefeuvre prend d'emblée pour cible les « Repentants » qui mènent « combat sur les plateaux de télévision et dans la presse politiquement correcte ». Substituant les mots au réel, le juste au vrai, écrit-il, ils tendent à fonder l'idée d'un continuum colonial et raciste entre une France d'hier et celle d'aujourd'hui. Le tout afin de « justifier une créance de la société » à l'égard des anciens colonisés et de « leurs descendants réels ou imaginaires ». Or, écrit Lefeuvre, complexe et évolutive, la colonisation ne saurait être ramenée à une « nature » ou essence. Et d'ajouter que « les pères du régime républicain » n'ont pas « posé les fondations » d'un totalitarisme dont « le nazisme ne serait qu'un avatar dilaté ».

Massacres coloniaux ? Oui, bien sûr, indique-t-il, mais l'Algérie ne fut jamais « tout entière et continuellement à feu et à sang entre 1830 et 1871 ». L'effondrement démographique qu'elle connaît alors ne s'explique pas par les « enfumades », razzias et exécutions sommaires, atroces, réelles, connues et dénoncées dans les Chambres de l'époque, mais par l'em-

boitement de crises (mauvaises récoltes, sauterelles, épidémies) aggravées par la désorganisation de l'économie traditionnelle. Spécifiques, les guerres coloniales, car premières à ne pas distinguer entre civils et militaires ? Mais *quid* des massacres de la guerre de Trente Ans, de la politique de la terre brûlée contre les camisards ou les Vendéens, ou d'une guerre d'Espagne ayant vu se lever la population contre les troupes napoléoniennes ? Dans sa liste, Lefeuvre aurait pu ajouter ces cités antiques vidées de leurs populations avant d'être rasées...

Corne d'abondance coloniale ? Dans les discours, sans aucun doute. Dans les faits, beaucoup moins, note Lefeuvre, soulignant que l'Empire joua un rôle marginal pour les importations de charbon, pétrole, coton, laine et soie. Que les produits agricoles venant des colonies étaient disponibles ailleurs. Et que, finalement, l'avantage consista à les payer plus cher, mais sans sortie de devises. Apport colonial décisif pendant la Grande Guerre ? Six millions de tonnes de marchandises furent importées des colonies, contre 170 de l'étranger, et, de 10,95 % des importations françaises avant guerre, l'Empire passa à 3,5 % pendant le conflit, du fait des limites de la marine nationale.

### Racisme culturaliste

Les culturels furent indispensables au relèvement de la France, et ils souffrirent, aujourd'hui, d'un ostracisme lié à l'héritage colonial. La reconstruction proprement dite s'achève en 1950-1951. La France d'alors en compte 160 000, soit, même à considérer qu'ils travaillaient tous, moins de 1 % de la population active totale. Empêchés d'intégration ? N'est-ce pas ainsi masquer qu'elle est heureusement en marche ? Et Lefeuvre de rappeler alors que celle des immigrés européens n'a pas forcément été plus facile. Près des deux tiers des Italiens et 42 % des Polonais sont repartis parce qu'ils étaient ou se sentaient rejetés. Quant aux autres, plusieurs générations ont souvent été nécessaires pour grimper les barreaux de l'échelle sociale. Et les clichés relatifs aux Africains d'aujourd'hui ne sont pas, écrit l'auteur, sans rappeler ceux dont on affublait les migrants européens quelques décennies plus tôt, voire les paysans français du siècle précédent. Enfin, réel, le racisme est désormais plus culturaliste et différentialiste et donc moins fondé que par le passé sur des critères physiques. Qu'il y ait des problèmes est une évidence. Mais vouloir les ramener uniquement à un héritage colonial, c'est se condamner à ignorer leurs vraies racines, à ne pouvoir les soigner, et, finalement, à « créer une France de l'Apartheid ».

De tout cela on pourra évidemment discuter dans le détail tel ou tel point. Par ailleurs fallait-il être aussi direct vis-à-vis d'une « nébuleuse repentante » plus mise en avant que présentée ? Mais, utile, courageux, et pensé avec civisme, ce livre montre qu'il peut exister un espace entre repentance et « mission » colonisatrice (lesquelles renvoient toutes deux – est-ce un hasard ? – au même registre du théologique et du sacré) : celui de l'histoire et de l'historien. Car, à un moment où les mémoires deviennent traumatiques, l'histoire – une histoire assumée et dépassionnée – peut, aussi, être thérapeutique. ■

Autre hypothèse intéressante : l'idée selon laquelle l'obsession du passé serait la conséquence de notre sentiment d'impuissance face au présent et à l'avenir. Ainsi, « nous nous tournons donc vers le seul champ qui nous semble rester ouvert, celui du passé ».

Reste que réduire ces revendications à l'expression pathologique d'une époque marquée par « la prolifération des victimes » est peut-être un peu court. Cela revient à oublier que notre mémoire nationale a longtemps été gérée sur un principe apologétique dont il serait plutôt sain de sortir – aussi maladroitement et confuse que s'amorce cette sortie. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

## Aux sources de l'obsession du passé

**FACE AUX ABUS DE MÉMOIRE**  
d'Emmanuel Terray.

Actes Sud, 72 p., 12 €.

Il y a une dizaine d'années, c'est autour du souvenir de la Shoah et de Vichy que s'étaient cristallisées, en France, les critiques les plus virulentes adressées au « devoir de mémoire » et aux « abus » supposés de ses porte-parole. Or voilà qu'aujourd'hui, les mêmes arguments reviennent pour fustiger ceux qui, depuis peu, entendent réclamer que le passé colonial et esclavagiste de la France ait davantage droit de cité au sein du « grand récit » national. Si

ces demandes passent pour dangereuses et illégitimes aux yeux de nombreux intellectuels ultrarépublicains – comme si la nation était devenue trop faible pour pouvoir accueillir une pluralité de points de vue sur son histoire ! –, il est plus surprenant de voir un ethnologue comme Emmanuel Terray entonner une partition voisine. D'autant que cet africaniste est aussi un familier des luttes minoritaires (Larzac, sans-papiers...).

Dans cet essai rédigé pour la quatrième conférence « Germaine Tillon », l'auteur a certes raison de pointer certaines dérives récentes, à commencer par ce pénible esprit de concurrence qui se traduit volontiers

par une « montée aux extrêmes » à travers « l'allégation de génocide (dont témoigne par exemple *Coloniser. Exterminer. Sur la guerre et l'Etat colonial* d'Olivier Le Cour Grandmaison, Fayard, 2005) ou celle de crime contre l'humanité (depuis le vote de la loi Taubira, en 2001) ». A moins, on passe inaperçu. Sans doute a-t-il également raison de voir dans la prégnance croissante du devoir de mémoire comme la quête d'« une religion de substitution ». Ce nouveau culte répondrait ainsi au besoin de se placer « au contact de l'irréversible, de l'irréparable, donc du Mal radical qui, pour être une figure négative, n'en est pas moins une figure de l'Absolu ».

Autre hypothèse intéressante : l'idée selon laquelle l'obsession du passé serait la conséquence de notre sentiment d'impuissance face au présent et à l'avenir. Ainsi, « nous nous tournons donc vers le seul champ qui nous semble rester ouvert, celui du passé ».

Reste que réduire ces revendications à l'expression pathologique d'une époque marquée par « la prolifération des victimes » est peut-être un peu court. Cela revient à oublier que notre mémoire nationale a longtemps été gérée sur un principe apologétique dont il serait plutôt sain de sortir – aussi maladroitement et confuse que s'amorce cette sortie. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

## ZOOM

**LORIENT, LA BRETAGNE ET LA TRAITE (XVII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles)**

S'il s'agit là des actes d'un colloque tenu en mai à Lorient, la lecture de volumes des *Cahiers de la Compagnie des Indes* accompagne judicieusement l'exposition « Comptoirs d'Afrique », visible à Lorient jusqu'au 15 octobre. On y mesurera la réalité de l'implication bretonne dans le commerce des Noirs, moins lucrative qu'à Nantes, Bordeaux, Saint-Nazaire ou La Rochelle, mais tout aussi décomplexée, puisqu'il faudra attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour que les consciences locales s'émeuvent d'une page d'histoire passée sous silence jusque-là. Ph.-J. C. Cahiers du Musée de la Compagnie des Indes, n° 9/10, 224 p., 25 €.

**ÊTRE NOIR EN FRANCE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE**, d'Erick Noël

Le sujet est fort. L'ambition certaine – travailler sur l'image, brosser enfin à grands traits la « révolution manquée » de 1789 à 1802. Mais très vite le lecteur est déçu : par le survol rapide et peu fiable de la littérature convoquée comme matériau (tous les clichés sur les philosophes s'adonnant à la traite retrouvent une désespérante santé, faute de

rigueur critique ou simplement d'intelligence du texte, Montesquieu ne s'arrêtant pas si volontiers au premier degré !). On pointera encore la faiblesse de la bibliographie anglophone, pourtant capitale. Reste un choix de documents en annexes qui donne idée de ce qu'on peut espérer trouver dans une synthèse plus sobre mais mieux contrôlée. Ph.-J. C. Tallandier, 328 p., 25 €.

**LA VIE DE FREDERICK DOUGLASS, ESCLAVE AMÉRICAIN, ÉCRITE PAR LUI-MÊME**

Dès les premières lignes de cette autobiographie, dont la parution en 1845 eut un énorme retentissement, la charge est nette contre le système qui exclut de l'état civil les Noirs attachés aux plantations des maîtres blancs : « *Le manque d'information sur ma propre naissance me fut une source de malheurs dès l'enfance.* » Celui qui parle n'a alors guère plus de 27 ans et va devenir l'un des champions de l'abolitionnisme. Racheté dès 1846, il signera deux autres autobiographies, en 1855 et 1881, deviendra ambassadeur des Etats-Unis à Haïti (1889-1891) et mourra, presque octogénaire, en 1895. Mais c'est ce premier texte, destiné à « faire la lumière sur le système de l'esclavage américain » et à hâter « l'heureux jour de la délivrance » qui fit la réputation de cet enfant du Maryland. Une

édition destinée aux collégiens, utile bien au-delà de l'adolescence. Ph.-J. C. Traduction, notes et lecture accompagnée par Hélène Tronc. Gallimard, « La Bibliothèque », 208 p., 5,70 €.

**« C'EST À CE PRIX QUE VOUS MANGEZ DU SUCRE... »**

D'Aristote à Césaire et Glissant, de Sénèque à Raynal et Grégoire, Patrice Kleff a composé bien plus qu'une anthologie des discours sur l'esclavage. Par la clarté de sa présentation, l'articulation des textes choisis, la précision des pièces du dossier enfin qui interroge la mémoire de l'esclavage aujourd'hui, il milite pour la nécessaire prise de conscience que « l'esclavage est un attentat contre la dignité humaine ». Ph.-J. C. GF Flammarion, « Etonnants classiques/Les grands débats », 176 p., 4 €.

**PLAIDOYER POUR JOHN BROWN**

d'Henry David Thoreau La seconde version du *Plaidoyer pour John Brown* d'Henry David Thoreau a été rédigée peu de temps après la condamnation à mort de l'activiste abolitionniste, exécuté le 2 décembre 1859 ; il constitue un vibrant plaidoyer pour l'émancipation. Thoreau avait rencontré John Brown à Boston, lors d'une réunion

d'abolitionnistes. Il excuse l'action violente de Brown au nom de valeurs « transcendantes ». En le crucifiant, politiciens et journalistes trahissent leur faiblesse, souligne Thoreau, avant de citer Brown : « *Il faudra bien régler cette question – la question noire j'entends –, car on n'en a pas encore vu la fin.* » E. Be.

**CÉLESTE OU LE TEMPS DES SIGNARES**,

de Jean-Luc Angrand Les signares sont ces métisses vivant surtout à Saint-Louis du Sénégal et dans l'île de Gorée, en face de Dakar, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Jean-Luc Angrand consacre un ouvrage très documenté, brouillon mais passionnant, à ces maîtresses femmes, compagnes très libres d'Européens fixés sur cette portion de la côte africaine au plus fort de la Traite. L'auteur s'attache particulièrement à la destinée d'Anne Pépin, qui fit construire à Gorée, vers 1786, une demeure présentée aujourd'hui comme « la maison des esclaves ». Jean-Luc Angrand, sans nier la réalité de la traite dans laquelle les signares furent peu impliquées, s'emploie à détruire la légende noire de cette demeure, visitée par des touristes venus du monde entier. E. de R. Ed. Anne Pépin (33, allée Pierre-Koenig, 95200 Sarcelles) 288 p., 32 €.

Deux classiques : « Tant qu'il y aura des élèves » d'Hervé Hamon et « Allez les filles ! » de Christian Baudelot et Roger Establet

# Tant qu'il y aura des livres sur l'école

**TANT QU'IL Y AURA DES ÉLÈVES**  
d'Hervé Hamon.

Points, 360 p., 7 €.

**ALLEZ LES FILLES !**  
**Une révolution silencieuse**  
de Christian Baudelot  
et Roger Establet.

Points, 282 p., 7 €.

À quoi servent les livres sur l'école ? A rien, répond, un brin provoquant, Hervé Hamon dans la préface de l'ouvrage qu'il avait écrit en 2004 (*Tant qu'il y aura des élèves*). Non pas que le livre en question ait échoué à trouver un public : comme l'essayiste le souligne, les ventes ont été bonnes, l'accueil chaleureux. « *Mon nombril se porte à merveille, merci* », écrit-il. Mais, sur le fond, en ce qui concerne les réflexions sur l'école, ses carences, ses forces, les réformes à envisager, Hervé Hamon a rencontré le néant.

« *Le débat sur la question scolaire se porte très mal. La décision publique, en la matière, est incohérente. La versatilité de l'information est confondante. L'opinion*

*se règle sur la rumeur, jamais sur l'examen. La calomnie ou le trémolo l'emportent sur le souci de la connaissance, de la connaissance scrupuleuse. Les chercheurs ne sont guère écoutés. Les professionnels de terrain non plus. Et nombre d'intellectuels généralistes s'alignent sur les polémistes les plus médiocres* », indique l'éditeur, qui a siégé plusieurs années au sein du Haut Conseil de l'évaluation de l'école, déjà coauteur avec Patrick Rotman, en 1984, d'une enquête sur l'école qui avait donné lieu à un livre et à un documentaire (*Tant qu'il y aura des profs*, Seuil).

Pour Hervé Hamon, les premiers responsables de ce désastre sont les hommes politiques. Des trois ministres qu'il a vu défilier depuis 2002, il dresse des portraits sévères : Luc Ferry, le philosophe, aveugle aux réalités du terrain, embarqué dans des débats idéologiques ; François Fillon, à l'origine de la loi qui porte son nom, pressé de ne rien changer ; Gilles de Robien, enfin, « *le seul des trois à entrer dans l'histoire* » parce qu'il a mis à mal le « collège unique », où l'idéal de conduire les élèves le plus loin possible dans leur scolarité.

Mais, selon Hamon, l'absence de réaction face à cette dernière réforme témoi-

gne de complicités : celle des enseignants, satisfaits de se débarrasser des élèves les plus difficiles, et celle des classes sociales favorisées, à qui il ne déplaît pas d'éviter une mixité sociale qu'ils préconisent pour tous sauf pour leurs enfants. Là, en réalité, réside l'essentiel de la colère de l'auteur : cette « *hypocrisie scolaire* », cette incapacité à s'entendre sur un constat, ce refus de réformer l'école alors que nous possédons tous les instruments pour l'améliorer.

## Non-dits et trahisons

Cette idée forte, il la démontre dans son enquête, une plongée dans les classes, les salles des profs, les ateliers professionnels où l'auteur raconte le quotidien de l'école. Un essai percutant, très bien documenté, qui ne sombre pas dans la nostalgie, la dénonciation du niveau qui baisse ou l'inquiétude face aux moyens qui diminuent. Mais qui pointe les défaillances d'une institution devenue, malgré les promesses d'égalité, une « *machine à trier* » les élèves à l'aide de la carte scolaire, des méthodes pédagogiques et des programmes. Ce qu'un élève résume d'une formule assassine : « *L'école, c'est un fusil à un coup.* »

A l'issue de son voyage ethnologique, Hervé Hamon a acquis la conviction que l'école changera par ses marges, ces établissements « *sensibles* » où sont concentrées les difficultés. Pourquoi les marges ? Parce que le centre – le ministère, les syndicats, les hommes politiques et les experts – est englué dans le conservatisme, les non-dits, les traditions. Parce que les périphéries, au sens propre comme figuré, sont aujourd'hui les plus inventives, les plus réactives face à des publics scolaires qui évoluent.

Car l'école est loin d'être un monolithe, insensible aux transformations sociales et culturelles. Un seul exemple, témoin de l'extraordinaire plasticité du système : la « *révolution silencieuse* » de la prise de pouvoir des filles dans le monde scolaire que racontent Christian Baudelot et Roger Establet dans une réédition, mise à jour, de leur célèbre enquête, parue en 1992, *Allez les filles !* (Seuil).

La remise en cause de la hiérarchie des genres à l'école est un phénomène massif. Au primaire, au collège, au lycée et à l'université, elles réussissent mieux que leurs camarades masculins. C'est aussi une évolution mondiale : en 1985, les filles ne l'emportent (en matière d'ac-

cès à l'université) que dans 28 pays sur 109 recensés ; en 2002, elles dominent dans 84 des 145 pays. Au point qu'en 2001 l'OCDE s'est inquiétée des mauvais résultats des garçons, suggérant de les aider de manière spécifique, notamment pour leur permettre de mieux s'organiser dans leurs apprentissages.

« *Révolutionnaire, la montée des filles l'est aussi en ce qu'elle attaque en leur cœur, bien en deçà du capitalisme, les fondements les plus anciens de l'économie : elle oblige à revoir l'articulation multiséculaire entre la production à grande échelle et le travail domestique quotidien, à repenser le travail* », insistent les deux universitaires. « *En un siècle, les filles ont gagné à l'école les titres de l'égalité et des atouts pour les faire valoir. Mais l'histoire de l'égalité n'a fait que commencer* », ajoutent-ils. Un euphémisme : malgré l'excellence de leurs parcours scolaires, celles-ci subissent toujours une orientation défavorable et une ségrégation sur le marché du travail. L'histoire de la transformation de l'école, donc de la société, est une histoire lente. Tant qu'il y aura des livres pour l'inciter à aller plus vite... ■

LUC BRONNER

Un ouvrage collectif original et utile

## Platon, mode d'emploi

### LIRE PLATON

Sous la direction  
de Luc Brisson et  
Francesco Fronterotta.

PUF. « Quadrige Manuels »,  
278 p., 15 €.

Les règles de la réflexion, ses problèmes fondamentaux, leurs solutions possibles et leurs impasses éventuelles... tout le jeu philosophique se met en place chez Platon. C'est pourquoi, qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, cette œuvre socle demeure la porte d'entrée principale pour tout accès à la philosophie occidentale.

Du coup, il est essentiel de l'aborder bien. Du côté des textes, les traductions nouvelles publiées depuis vingt ans dans la collection de poche GF sont maintenant au complet (1). Aux nombreux guides permettant d'organiser l'approche des dialogues, on ajoutera désormais cet ouvrage collectif à la fois original et utile.

Sa principale singularité est de rassembler des spécialistes français et italiens pour éclairer, de manière claire et précise, les prin-

cipales lignes de force de la pensée platonicienne. On trouve donc ici des informations essentielles sur les points clés, depuis la figure paradoxale de Socrate, dont la rencontre donna l'impulsion initiale à un jeune aristocrate surnommé « *le large* » (c'est ce que signifie « *platon* » en grec ancien) jusqu'à la longue histoire de l'Académie, institution fondée par Platon pour élaborer et transmettre sa doctrine.

De grandes thématiques structurent le volume : place de la philosophie parmi les savoirs, divisions du monde entre sensible et intelligible, corps et âme, ou encore gouvernement de soi et gouvernement de la cité, ou si l'on préfère morale et politique. Chaque étude – une vingtaine en tout – est complétée par une bibliographie succincte mais utile. Bref, cet outil de travail rendra service aux étudiants comme à tous ceux qui veulent aborder le continent platonicien. A la différence de l'Atlantide, il n'est pas englouti. ■

R.-P. D.

(1) « *Le Monde des livres* » du  
20 avril 2006.

## ZOOM

### LE CERVEAU DE MOZART, de Bernard Lechevalier

Le cerveau de Mozart est un mystère. L'exceptionnelle capacité de mémorisation du génie de Salzbourg intrigue depuis sa mort. Tout commence à Rome, au Vatican, le 11 avril 1770 : Wolfgang et son père vont entendre le *Miserere* d'Allegri, dont la partition est tenue secrète – en effet, les musiciens de la chapelle Sixtine ont interdiction de copier, de dévoiler cette partition sous peine d'excommunication. A peine a-t-il entendu l'œuvre que Mozart la retranscrit : prodige ! A partir des prouesses du musicien, Bernard Lechevalier, neuropsychologue, tente d'expliquer l'« *intelligence musicale* » en explorant les mécanismes de la perception. V. R.

Ed. Odile Jacob, « Poches », 340 p., 10 €.

### DE LA GUERRE, de Carl von Clausewitz

Avant *De la guerre*, de Clausewitz, la littérature militaire est non spéculative : elle est utilitaire. La parution de ce livre, en 1832, marque donc une rupture radicale, surtout par la façon qu'il a d'aborder la tactique et la stratégie : « *Clausewitz est sans rival en tant que penseur de la guerre dans son intégralité et dans sa relation avec le politique dont elle dépend* », note Gérard Chaliand dans sa préface à cette nouvelle traduction du livre de chevet de Bismarck, mais aussi de Foch, Churchill, Kissinger et Mao. Clausewitz a pris en compte le facteur humain (éléments psychologiques), pour conceptualiser une « *pratique aléatoire* ». V. R.

Nouvelle traduction de l'allemand par Laurent Maurawiec.  
Perrin, « Tempus », 428 p., 10,50 €.

Une analyse remarquable de l'accueil, par les chroniqueurs viennois, de l'œuvre d'Arnold Schönberg

# Du bon usage des critiques

**LE CAS SCHÖNBERG**  
Naissance de l'avant-garde musicale d'Esteban Buch.

Gallimard, « Bibliothèque des idées », 356 p., 22,50 €.

Voilà un livre qui ménage plus d'une surprise, tant l'habitude est prise d'aborder la mutation qu'a opérée l'œuvre d'Arnold Schönberg dans la musique, en termes de « révolution politique ». Une lecture dont Esteban Buch, à qui l'on devait déjà une analyse lumineuse des usages de la neuvième symphonie de Beethoven, nous montre ici que cette interprétation fut, avant tout, celle que Schönberg a lui-même forgée et qu'il est parvenu à imposer, sans qu'elle éprouve vraiment l'explication de la naissance de son « avant-garde ».

Tout l'intérêt de cet ouvrage tient à ce qu'il détricote une légende a priori sympathique : celle de la réception houleuse d'une musique qui visait à rompre avec les règles classiques de l'harmonie et à imprimer à la composition un tournant sur lequel vit encore la musique contemporaine. Or la modernité de l'atonalité doit-elle s'apprécier seulement à l'aune de l'incompréhension que les œuvres de Schönberg auraient rencontrée dans la « Vienne fin de siècle » auprès des critiques et d'un public de philistins, huant et sifflant chacune des créations du compositeur et de ses disciples ? Le récit qui nous est proposé ici rend plus complexe cette image d'Épinal.

Car la légende qui, comme tout mythe, comporte sa part de vérité, fait fi d'une autre histoire, celle de l'écoute qui a renouvelé depuis quelques années la conception que l'on pouvait se faire de la réception des œuvres. En particulier parce qu'elle ne considère plus la critique ni le public comme le simple réceptacle passif des productions de l'artiste démiurge mais comme un élément à part entière de la création dont l'exclusivité se voit, du coup, retirée à l'auteur ou au compositeur.

## Radicalisation de l'esthétique

Ce serait alors moins en rupture que dans une interaction paradoxale voire « subconsciente » – terme qu'affectionnait Schönberg – entre un processus esthétique et sa critique que s'effectue le travail de l'œuvre. Ainsi la naissance de la « nouvelle musique » renverrait bien plus à son contexte que ne le laisse à penser le discours de rupture que les



Photographie de Arnold Schönberg dédiée à Vassily Kandinsky, en 1911. CENTRE GERORGES-POMPIDOU/AGK-IMAGES

avant-gardes ont coutume de tenir sur elles-mêmes. S'appuyant sur un corpus généralement négligé, celui des critiques musicaux des grands journaux viennois, Esteban Buch excelle à montrer, à partir du « cas Schönberg », tout ce que la radicalisation de ce dernier doit à la réception immédiate des chroniqueurs spécialisés, ceux-ci fussent-ils souvent hostiles. Les liens tissés entre ces premières auditions commentées et la poursuite de l'œuvre se révèlent bien plus sophistiqués que ne le laisse penser le modèle trop familier, depuis le romantisme, de l'artiste incompris en quête de vérité et du public ignare à la recherche du plaisir facile.

Hommage au célèbre *Cas Wagner* de Nietzsche, le titre de l'ouvrage, témoignage parmi d'autres du dynamisme des études sur la musique en France, a quelque chose de trompeur. Car ce *Cas Schönberg* se situe en effet dans une perspective symétriquement inverse à celle du philosophe. Loin de se complaire dans la critique de la culture ou dans l'évaluation, Buch entend, lui, suspendre son jugement, au profit d'une perspective relevant de la sociologie historique. Le livre décrit avec un luxe de détails, parfois techniques, comment, de la confrontation souvent passionnée entre un Arnold Schönberg qui ne se réduit pas à une victime et ses criti-

ques, qui ne furent pas tous des exécutants, a résulté la radicalisation de son esthétique. Elle ne l'a pas précédée.

Le jeu d'opposition facile entre moderniste et réactionnaire ne permet donc plus de rendre compte de ce qui s'est vraiment passé. Certes, des scandales nombreux et bruyants ont bien émaillé les créations successives des œuvres de Schönberg, depuis *La Nuit transfigurée*, en 1902, jusqu'au *Skandalkonzert* de 1913 où furent données des pièces de ses élèves, Alban Berg et Anton Webern. Au point, révèle Esteban Buch, qu'on finit par préciser sur les billets que la contrepartie ne conférerait pas au spectateur le droit d'interrompre un morceau au programme. Certes, Schönberg qui ne cessa de se revendiquer de la tradition, s'agaçait de cette cabale dont il souffrit ! Mais les injustices qui paraissent aujourd'hui évidentes dans le comportement d'une partie des auditeurs et des critiques pouvaient aussi provenir de toutes sortes de causes adjacentes. D'une direction déficiente, par exemple quand Schönberg prit lui-même la baguette à la place de Mahler, lorsque fut joué son *Pelléas et Mélisande*, le 25 janvier 1905. Ou encore lorsqu'il introduisit, au détour d'une mesure, des éléments de sarcasme via l'évocation d'une plainte populaire rappelant vaguement ses propres infortunes conjugales, dans son deuxième quatuor à cordes, justifiant peut-être les rires d'un public, d'une certaine façon provoqué.

S'il est vrai que « l'œuvre de Schönberg » excita « les critiques comme une sorte d'invitation à l'évaluation négative », note E. Buch, ceux-ci n'étaient pas toujours mus par une défense obstinée du statu quo, un « discours ouvertement conservateur », ni, sauf marginalement, par le nationalisme, l'antisémitisme et encore moins par l'incompétence. A cet égard, la figure de la musicologue Elsa Bienenfeld, une des rares femmes à pratiquer la critique pour le *Neues Wiener Journal*, assassinée par les nazis en 1942, demeure particulièrement attachante par l'équilibre de ses comptes rendus qui nous sont donnés à lire.

Schönberg, auteur d'un *Moïse et Aaron* (1932), fut-il un prophète ? Peut-être. Mais ses critiques, pris dans la nasse de la satire acérée de Karl Kraus, l'impitoyable contempteur du journalisme dont Schönberg était proche, contribuèrent plus qu'on ne croit et sans doute à leur corps défendant à l'écriture comme au succès de sa « bonne nouvelle ».

NICOLAS WEILL

## Alain Rey rend hommage au père des lexicographes Les mots de Furetière

**ANTOINE FURETIÈRE**  
Un précurseur des Lumières sous Louis XIV d'Alain Rey.

Fayard, 220 p., 19 €.

S'il s'essayait au genre biographique, Alain Rey se devait de choisir la figure d'Antoine Furetière (1619-1688). Immortel plus qu'aucun de ses confrères de l'Académie parce qu'il fut le premier encyclopédiste de la langue française, cet homme de loi qui fut aussi d'Eglise incarna les tentations de son temps et de son milieu. Issu d'une bourgeoisie obscure en mal de promotion, satiriste, il se défie de la liberté de pensée des vrais baroques, dont il n'atteint jamais la verve et l'invention poétiques. Moraliste violemment anti-atheïste, il se range du côté de l'ordre et de la remise au pas, jouant Colbert contre Fouquet, égratignant sans choquer, ménageant les puissants autant que l'avenir au sortir de la Fronde, jusqu'à son entrée sous la Coupole (1662). Mais ce pionnier de la professionnalisation de l'homme de lettres retient moins par l'audace mesurée de sa *Nouvelle allégorie* (1658), qui le range parmi les adversaires des Précieux, ni même par l'invention de l'« antiroman » avec ce *Roman bourgeois* (1666), tenu par Rey pour « le ratage le plus significatif de la littérature d'époque classique », que par son souci, inédit, de lexicographie critique. Furetière entend en effet décrire exactement ce que désignent les mots, tenant pour aussi nécessaire le vocabulaire de la halle ou de l'échoppe que celui de la Cour.

Signant le premier dictionnaire moderne unilingue après le Richelet (Genève, 1680), il entre par naïve bravade en conflit avec l'auguste Compagnie en publiant seul et à Paris « son » dictionnaire, fruit de douze années de travail (1672-1684). Cela lui vaut l'exclusion par ses pairs, le soutien rieur du public, la ruine de son crédit chez les lettrés. Si Pierre Bayle comprend l'enjeu et sauve l'ouvrage à titre posthume, tout le talent d'Alain Rey consiste à rendre lumineux le vrai sens du débat de ce précurseur des Lumières. ■

PH.-J. C.

Signalons la parution d'une copieuse anthologie des savoureuses chroniques, pour l'heure interrompues, qu'Alain Rey offrit aux auditeurs de France Inter entre 2000 et 2005, *A mots découverts* (éd. Robert Laffont, 464 p., 21 €).

## Des religions considérées comme multinationales

Au départ, un modeste artisan charpentier en Galilée et sa très petite entreprise : douze employés. L'un d'entre eux le dénonce aux autorités. Ce patron meurt jeune, dans des circonstances tragiques. Presque personne, à l'époque, n'avait l'idée d'investir dans sa minuscule société. C'était il y a un peu plus de deux mille ans. A l'arrivée, pourtant, on dénombre plus d'un milliard et demi de consommateurs. La marque, implantée dans le monde entier, contrôle des milliers de succursales. D'importantes filiales ont fait sécession, au cours du développement de la multinationale, mais le PDG de la maison mère est encore très puissant. Chacun de ses déplacements attire des foules immenses de fidèles clients.

Clé de ce succès : la plus formidable campagne de marketing de toute l'histoire. Un certain Paul, à la fois chef de produit et directeur des ressources humaines, fit quelques trouvailles innovantes. Il choisit comme logo-choc un instrument de torture, inventa le marketing direct en s'adressant, de vive voix ou par lettre, à de petits groupes bien ciblés. Sur tout, il fit preuve de génie dans le positionnement concurrentiel. Présentant une offre semblable à des tas d'autres, il suscita chez les clients la conviction qu'ils allaient disposer d'un produit unique.

Voilà, en raccourci, comment on pourrait raconter l'histoire du christianisme en s'inspirant du livre de Bruno Ballardini, *Jésus lave plus blanc*. Cet universitaire, qui est également un praticien de la communication, enseigne les techniques de la publicité à l'université de Rome. Il s'est

amusé à appliquer systématiquement les notions du marketing contemporain à l'analyse des stratégies utilisées par l'Eglise catholique au cours de son histoire.

Le résultat, anachronique autant qu'irrespectueux, est plutôt drôle. Comment fidéliser les consommateurs ? Quelle animation musicale prévoir sur les points de vente ? Le produit étant gratuit, quelle politique de prix envisager ? Selon Ballardini, l'Eglise eut à résoudre ce genre de questions pour imposer son « détachant universel » des souillures du péché. Au bout de quelques chapitres, on a l'impression que l'Eglise a effectivement inventé la plupart des astuces du marketing actuel.

## CHRONIQUE

### ROGER-POL DROIT

Le capitalisme se serait contenté, finalement, de les laïciser. Cette inversion des perspectives repose, on s'en doute, sur une illusion d'optique et sur des portraits en trompe l'œil.

Reste à savoir ce qui arriverait si l'on tentait d'étendre la démarche de Ballardini à toutes les grandes religions. On devrait comparer leurs stratégies respectives de conquête du marché mondial, ou leur tactique de maintenance d'une implantation régionale. On s'intéresserait à leur politique de diversification, leurs méthodes plus ou moins agressives d'OPA sur les âmes. Il faudrait étudier aussi les capacités respectives des multinationales religieuses à

supporter la critique, l'ironie, l'impertinence, la dérision, voire le blasphème.

Chacun sait que c'est là aujourd'hui un point sensible. Pour le comprendre, un test très simple peut suffire. *Jésus lave plus blanc* est évidemment une formule choquante pour un chrétien convaincu. Pourtant, même dans la très sensible Italie, ce titre, depuis sa parution, a suscité des débats, mais n'a fait l'objet d'aucune plainte ni interdiction. Imaginons à présent d'autres parodies du même genre. Par exemple : *Moïse nouvelle formule avec adoucissant*, ou *Echangez-vous votre baril de Bouddha contre deux barils de délivrance ordinaire* ? Il y aurait là de quoi choquer des juifs ou des bouddhistes. Pourtant, il est possible d'écrire ce genre de bêtises sans être vilipendé par qui que ce soit. Cette tolérance envers la dérision n'est pas acquise dans bien des terres d'Islam, comme l'actualité ne cesse de le montrer. Reste à savoir si tant de batailles d'images, guerre des marques et campagnes de presse ont à voir avec la piété, ou seulement avec son apparence. « Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace, / Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace. » Merci Molière. ■

**JÉSUS LAVE PLUS BLANC**  
Ou comment l'Eglise catholique a inventé le marketing (Gesù lava più bianco) de Bruno Ballardini.

Préface de Jérôme Prieur. Traduit de l'italien par Jean-Luc Defromont, éd. Liana Levi, 204 p., 16 €.

ZOOM

**AKI KAURISMÄKI**, de Peter von Bagh. Recalé au concours d'entrée de l'école finlandaise de cinéma car jugé « trop cynique », Aki Kaurismäki a commencé comme scénariste et acteur dans le premier film de son frère Mika. Seize longs-métrages plus tard, il livre dans ce livre d'entretiens ses souvenirs de cinéophile, ses influences, les secrets d'une filmographie placée d'emblée sous le signe de Dostoïevski et de Bresson. Parcours balisé dans l'univers de ce peintre de l'enfer de la vie moderne, qui se dit existentialiste à 60 %, communiste à 20 %, écologiste à 10 % et anarchiste à 10 %. *J.-L. D.* Cahiers du cinéma/Festival de Locarno, 224 p., 30 €.

**PIERRE CLÉMENTI**, de Jeanne Hoffstetter. Icône des années 1960, Pierre Clémenti (1942-1999) fut un acteur excentrique qui campa des personnages insolites chez Bunuel, Pasolini, Bertolucci, Garrel, signa lui-même des films underground. De Saint-Germain-des-Près à la Factory d'Andy Warhol, des milieux littéraires aux hôpitaux psychiatriques, Jeanne Hoffstetter, qui fut sa confidente, retrace à la fois sa vie et une époque. Elle a choisi de rédiger ce travail biographique sous la forme d'une lettre à l'ami disparu. Mais, plus que l'ambition littéraire de ce texte exalté, c'est la mémoire et trajectoire intime du comédien qui retiennent l'intérêt, ses états émotifs d'ange blessé, aux illusions perdues. *J.-L. D.* Denoël, 442 p., 22 €.

**LE CINÉMA POST-COLONIAL FRANÇAIS**, de Caroline Eades. Enrichie par des références à la littérature, la peinture et la bande dessinée, cette étude sur les films diffusés après le démantèlement de l'Empire colonial met en lumière une volonté de se démarquer des représentations précédentes (et de leurs censures), d'imprimer une distanciation critique. D'instrument de justification de l'impérialisme, le cinéma passe à une intégration de la période coloniale dans la mémoire collective. Il tente de rétablir une passerelle « entre un passé parfois nié et un présent souvent difficile » qui inclut la question de l'immigration comme un problème contemporain plutôt que comme un héritage de la colonisation. Et prône le principe de « non-ingérence », la reconnaissance des droits, de l'indépendance, de l'égalité de l'Autre. *J.-L. D.* Cerf-Corlet, 424 p., 41 €.

Trois essais sur le cinéma américain des années 1970

# L'autre âge d'or d'Hollywood

**LE CINÉMA AMÉRICAIN DES ANNÉES 70**, de Jean-Baptiste Thoret.

Ed. des Cahiers du cinéma, 396 p., 35 €.

**LE CINÉMA D'HORREUR ET SES FIGURES** d'Eric Dufour.

PUF, 228 p., 22 €.

**UNE ESTHÉTIQUE DU TROUBLE** de Jacques Tourneur.

CinémAction/Corlet, 302 p., 24 €.

Lire dans le retour au chaos primitif mis en scène par Tobe Hooper dans *Massacre à la tronçonneuse* des traces des horreurs concentrationnaires et du génocide indien, ainsi que les plaies ouvertes par la guerre du Vietnam (le massacre de My-Lai) et l'assassinat de John F. Kennedy ; voir dans le film de 26 secondes montrant Kennedy assassiné à Dallas un moment fondateur de l'histoire des images au XX<sup>e</sup> siècle, tout comme l'effondrement des tours du World Trade Center devant les caméras de télévision bouleverse le rapport du cinéma au réel et le lien entre Hollywood et la mythologie des Etats-Unis : qui a lu ces deux essais du brillant Jean-Baptiste Thoret (1) n'est pas surpris par la virtuosité avec laquelle, dans son nouvel ouvrage, il analyse les films de ce que l'on appela le Nouvel Hollywood.

Thoret aime les images chocs, et le prouve. *Le Cinéma américain des années 70* commence par la description du film de Martin Scorsese qui annonce les métamorphoses thématiques de cette période : *The Big Shave*, court-métrage débutant par un écran blanc, où un homme se rase dans sa salle de bains jusqu'à entailler sa peau, transformant son visage en une plaie sanguinolente, s'égorger lentement. Démonstration de la transformation d'un « visage pâle » en « peau rouge ». Et Thoret d'annoncer la couleur : le blanc pour la surface, le cinéma d'hier ; le rouge pour la profondeur à vif, la violence et le sang qui éclabousseront le cinéma américain à partir du final écarlate de *Bonnie et Clyde*.

Pour raconter l'histoire de cette révolution, dépeindre l'irruption d'un cinéma tranchant, Thoret fait d'abord un détour par le rock, l'euphorie anarchique de Woodstock, les films-concerts. Il enchaîne sur la révolte des campus,



Image extraite de « The Big Shave », de Martin Scorsese (1967). COLLECTION CHRISTOPHEL

le massacre de Sharon Tate par la famille Manson, le débâcle du Vietnam : autant d'images qui « creusent un écart monstre entre l'image aseptisée du monde telle qu'Hollywood la fabrique encore au début des années 60 et le monde des images déversées sans relâche par l'actualité ». Dans les années 1970, le cinéma américain va recycler « les giclées gore » du crâne de JFK, la forme heurtée du reportage sur le vif, et insuffler une autre philosophie : irrespect des règles classiques de la narration, doute sur les frontières du bien et du mal, sympathie pour les marginaux, rapport frontal au sexe et à la violence, méfiance vis-à-vis de toutes les formes d'autorité.

Comment cette euphorique période de créativité déboucha-t-elle sur un désenchantement ? Via le scandale du Watergate, après lequel le cinéma traduit désillusion et perte de confiance. Irruption de l'asile de fous de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, des personnages autistes de *Nashville*, des cinglés, mutiques, paranoïaques, des doutes sur les figures du pouvoir qui se

cachent derrière les conglomérats aux ramifications tentaculaires. Autant de spectres, de catastrophes, de transgressions dépeintes par Aldrich, Siegel et Peckinpah, Monte Hellman et John Cassavetes, Coppola, Penn, Rafelson, Friedkin, Polanski, Cronenberg, de Palma, Scorsese et Cimino, dont Thoret décortique les œuvres avec brio, rameutant Deleuze, Baudrillard, Marcuse et Kristeva au passage.

**Nouveau visage de l'horreur**

Dans un essai consacré au cinéma d'horreur, Eric Dufour constate lui aussi que dans les années 1970, le cinéma américain a présenté un nouveau visage de l'horreur, différent de celui qu'imposaient les studios, via l'écllosion d'un cinéma indépendant, celui des Wes Craven, Larry Cohen, David Lynch, John Carpenter et de l'incontournable *Massacre à la tronçonneuse*. Mais son originalité réside dans la remise en question de l'opposition classique entre les films qui suggèrent l'horreur (supposés films d'auteur) et ceux qui la montrent (estampillés films

commerciaux). Naïveté, selon lui : il démontre, exemples à l'appui, que le film d'horreur « suggère d'autant plus qu'il montre ».

Distingué à juste titre par Eric Dufour comme l'un des grands cinéastes du cinéma d'horreur, Jacques Tourneur fait par ailleurs l'objet d'un ouvrage collectif dirigé par Gilles Menegaldo qui rappelle que si l'esthétique de la suggestion et de l'ellipse est sa marque de fabrique, le cinéma de Tourneur « comporte aussi des moments de monstratation, de sidération, des plans d'une beauté hypnotique et sublime », et qu'il est aussi l'homme du film noir, du film d'aventures, du surnaturel. Parmi les très bons textes de ce recueil, on trouvera une étude de l'esprit d'enfance qui rôde dans ses films, des explorations de ses univers nocturnes, ses métamorphoses de l'humain à l'animal, sa façon d'engloutir les corps dans l'ombre. ■

JEAN-LUC DOUIN

(1) Une expérience américaine du chaos (*Dreamland*), et 26 Secondes, l'Amérique éclaboussée (*Rouge profond*).

## Une histoire de la Cinémathèque française Les trésors de Langlois

**HISTOIRE DE LA CINÉMATHEQUE FRANÇAISE**, de Laurent Mannoni.

Gallimard, 512 p., 42 €.

Cocteau qualifiait joliment Henri Langlois, fondateur de la Cinémathèque française, de « dragon qui veille sur nos trésors ». Depuis sa création, en 1936, cette institution a toujours déchaîné les passions et nourri bien des légendes. Laurent Mannoni, historien des débuts du cinéma, directeur des collections d'appareils de la Cinémathèque et du Centre national de la cinématographie, rappelle dans cet ouvrage que l'institution est née avec l'arrivée du parlant. Dans les années 1930, on précipitait à la fonte des milliers de films muets – des chefs-d'œuvre comme des navets – qui n'avaient plus de valeur commerciale. Ils servaient à fabriquer de la peinture, des peignes, du vernis à ongles...

L'idée de conserver ces archives et de les montrer est loin d'être évidente. Complet autodidacte, Henri Langlois s'adjoignit des alliés indéfectibles. Surtout des femmes, comme la très érudite Lotte Eisner, la fidèle Marie Epstein ou encore la « Gorgone », Mary Meerson, qui fut tout à la fois l'éminence grise de Langlois, sa mauvaise conseillère et sa compagne de lutte unique et indispensable. Laurent Mannoni explique que la Cinémathèque va grandir et se structurer pendant l'Occupation. Si elle est sou-

tenue par Vichy, « elle a aussi contribué activement à conserver le patrimoine filmique international et protégé des personnalités recherchées par les nazis ». L'auteur n'élude ni le goût du secret de Langlois, ni les libertés qu'il prend avec la gestion de l'établissement, ni son refus de dresser un inventaire précis des collections.

Entre 1945 et 1955, la Cinémathèque connaît son heure de gloire, et Langlois devient une référence internationale. Puis c'est l'« affaire Langlois », qui débute le 9 février 1968 : les pages consacrées à cet épisode illustrent à merveille le sens politique du fondateur. « *L'Etat, exaspéré par cette association dispendieuse, éternel par ce ludion insaisissable qu'est Langlois (...), préoccupé par les très mauvaises conservations des films, accomplit un geste extrêmement délicat : renverser un directeur-fondateur doté d'une personnalité hors norme, à la tête depuis trente-deux ans d'une institution connue du monde entier.* » L'Etat s'y prend si mal que l'on assiste à une scène incroyable : de jeunes cinéphilas et l'élite du cinéma français, Godard, Rivette, Truffaut en tête, manifestent en faveur de Langlois et sont matraqués par des CRS...

Mannoni salue aussi la « révolution Païni », le directeur qui, pour lui, « aura le mieux incarné depuis la mort du fondateur [en 1977] l'esprit novateur, libérateur et explorateur de celui-ci », et évoque également, de manière élogieuse, son actuel directeur, Serge Toubiana. ■

NICOLE VULSER

## Jean Narboni analyse les films d'un des plus importants cinéastes japonais Mikio Naruse, par-delà la légende

Ce nouveau titre de la collection « Auteurs » aux Editions des Cahiers du cinéma introduit un immense artiste en la personne de Mikio Naruse (1905-1969), un des quatre classiques du panthéon cinématographique nippon avec Mizoguchi, Ozu et Kurosawa. Certainement le moins connu et le plus tardivement identifié en Occident (il faut attendre 1983 puis 1998 pour que les festivals de Locarno et de Saint-Sébastien lui consacrent une rétrospective digne de ce nom, suivis en 2001 par la Cinémathèque française), Naruse n'en est pas moins l'auteur d'une œuvre pléthorique, avec plus de quatre-vingts films réalisés entre 1930 et 1967, soixante-dix d'entre eux étant aujourd'hui conservés. Renonçant à l'exigence universitaire de l'analyse exhaustive comme à l'exercice canonique du portrait, Jean Narboni, qui fut rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma* et enseignant à l'université Paris-VIII ainsi qu'à la Femis, prélève dans ce corpus une trentaine de films essentiels, pour une analyse plaisante et pénétrante de la place de Naruse dans l'histoire du cinéma.

**Sombre légende**

De cette œuvre si mal connue du plus grand nombre – la juste reconnaissance d'un chef-d'œuvre aussi foudroyant que *Nuages flottants* (1955) fait à cet égard office d'exception qui confirme la règle – il commence par interroger la relative infortune de la réception critique. Par-

lant, au sens musical de ce terme, de « l'admiration diminuée » qui lui est généralement accordée, quand il n'évoque pas une « brume tenace de lieux communs moroses », Narboni démontre ain-

si que Naruse aura été victime d'une légende noire mettant en cause à la fois ses capacités créatrices (la comparaison systématiquement défavorable avec Ozu, qui lui dispute le terrain de la chronique quotidienne et des aspirations contrariées, la réputation de cinéaste inégal qui n'aurait connu l'inspiration que durant les années 1950) et son tempérament (de nombreuses chroniques le décrivent comme un homme sinistre, effacé et malchanceux).

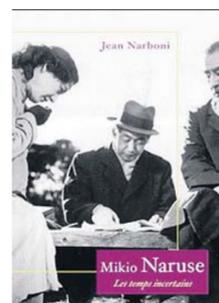
Tout l'intérêt de l'ouvrage consiste, à montrer à quel point Mikio Naruse vaut mieux que cette sombre légende, paresseusement reprise de génération en génération. La contre-offensive de Narboni se révèle à cet égard des plus convaincantes, son principal argument étant sa connaissance accomplie de l'œuvre et sa encore le regard tout à la fois érudit et inventif qu'il porte sur elle. En deçà et au-delà des années 1950, durant lesquelles Naruse réalise, outre la déchirante chronique d'amour contrarié de

*Nuages flottants*, ces films somptueux que sont *Le Repas*, *L'Eclair*, *Le Grondement de la montagne* ou *Derniers chrysanthèmes*, l'auteur nous invite ainsi à redécouvrir un cinéaste de la transparence et

de la fluidité dont l'impression confondante de nature qui se dégage de ses films, de même que les nuances expressives de haute intensité qui émanent de ses personnages, résultent d'une approche diamétralement opposée à celle, frontale, solennelle et esthétisante, d'un Ozu.

Qu'il décrive les principales figures de style du cinéaste (le regard oblique, l'attaque des scènes en marche), qu'il relève ses motifs de prédilection (la déambulation du couple, le stoïcisme des femmes, l'écoulement du temps), qu'il enrichisse l'analyse de références à l'histoire de l'art (Schubert, Tchekhov) ou qu'il caractérise la morale d'airain du cinéaste (l'endurance requise par le dur métier de vivre), Jean Narboni signe ici un livre qui, par son intelligence passionnée des nuances, rend à son sujet le plus juste hommage. ■

JACQUES MANDELBAUM



**MIKIO NARUSE, LES TEMPS INCERTAINS**, de Jean Narboni.

Ed. des Cahiers du cinéma, « Auteurs », 286 p., 35 €.

## Gallimard renonce à la publication de l'ouvrage collectif « Heidegger à plus forte raison » Heidegger à perdre la raison

Dans l'obscur chambre de service qui lui tient lieu de cabinet philosophique, François Fédier ne décolère pas. Sous le regard tutélaire de Martin Heidegger (1889-1976), dont les portraits côtoient ici les œuvres complètes en allemand, le gardien du temple exhibe une à une les pièces de l'interminable « affaire Heidegger », et de son tout dernier rebondissement : la décision – assez inhabituelle – des éditions Gallimard de renoncer à la publication d'un ouvrage collectif coordonné par lui-même, et intitulé *Heidegger à plus forte raison*. Annoncé pour le 23 mars, le livre n'est pas sorti en librairie. Et il apparaît désormais que s'il doit être publié un jour, ce ne sera pas chez Gallimard, l'éditeur traditionnel d'Heidegger en France, où François Fédier est venu déposer, au fil des ans, chaque tome des *Œuvres* du Maître.

A en croire Fédier, c'est justement à l'occasion d'une remise de disquette que serait né le projet *Heidegger à plus forte raison*, un épais volume au titre manifeste, qui devait venir riposter au livre publié par Emmanuel Faye au printemps 2005 : *Heidegger. L'introduction du nazisme dans la philosophie* (Albin Michel). Faye y développait l'idée selon laquelle, loin de constituer un simple accident de parcours, l'engagement hitlérien du penseur allemand coïncidait avec la vérité profonde de son œuvre (« Le Monde des Livres » du 25 mars 2005).

Devant le puissant écho rencontré par cet essai, certains heideggeriens avaient senti le besoin d'une contre-offensive. D'après François Fédier, toutefois, c'est Marcel Gauchet lui-même, éditeur chez Gallimard, qui en a eu l'initiative : « Environ un mois après la parution du bouquin de Faye, raconte-t-il, je vais, avec un traducteur, remettre un tome des *Œuvres* à Marcel Gauchet. Pendant que le traducteur s'absen-

te, Gauchet me demande si j'ai lu le livre de Faye. Je réponds que oui. Il me dit « vous savez, il faut faire quelque chose, il faut répliquer, c'est absolument nécessaire. Entreprennez quelque chose, je vous soutiendrai... » »

Dès le mois de juin, donc, François Fédier réunit une équipe de dix auteurs qui s'attèlent à la tâche. Objectif : réfuter point par point l'argumentation d'Emmanuel Faye. C'est l'affaire d'un été prolongé : à la mi-octobre, le texte est achevé. Le 2 novembre 2005, un contrat en bonne et due forme est signé. Après quelques corrections superficielles, plusieurs jeux d'épreuves sont imprimés puis expédiés aux journalistes. Tout semble en place, donc, et la petite troupe heideggerienne croit enfin tenir sa revanche. *Heidegger à plus forte raison* allait même faire l'objet d'un compte rendu publié dans le numéro inaugural de *Philosophie Magazine*, daté d'avril-mai. Au même moment, la revue *L'Infini* consacrait un numéro spécial à Heidegger (n° 95, Gallimard), numéro rapidement épuisé – et qui vient d'être réimprimé.

Or voilà que passent les semaines, les mois, et l'ouvrage, lui, ne paraît toujours pas. Bien plus, le 4 août, Antoine Gallimard, qui n'a pas souhaité répondre à nos questions, écrit à François Fédier pour lui signifier que le contrat du 2 novembre 2005 est résilié. Après lecture du service juridique et consultation d'un avocat, la maison considère désormais que la publication de ce texte risquerait d'entraîner des poursuites judiciaires, explique le PDG de Gallimard dans ce courrier, non sans commettre un assez joli lapsus, puisque sous sa plume l'ouvrage est rebaptisé *Heidegger à perdre la raison...*

Comment, en effet, rendre raison d'une pareille volte-face ? Toujours selon François Fédier, Marcel Gauchet, l'éditeur chargé de ce manuscrit, n'avait rien trouvé à y redire.

C'est de l'extérieur que l'alarme a été donnée. Car peu après la diffusion des épreuves, Emmanuel Faye, qui a pu en prendre connaissance, expédie un « memento » à quelques journalistes, ainsi qu'à plusieurs figures de la scène intellectuelle, dont l'historien Pierre Vidal-Naquet, décédé depuis. Un texte bref, qui s'ouvre sur ce jugement sans appel : « Un an après la commémoration de la libération du camp d'Auschwitz, un ouvrage à paraître chez Gallimard fait l'apologie d'une position négationniste ».

### « Fausse manœuvre »

A l'appui de sa démonstration, Faye relève notamment que, dans sa contribution, François Fédier prend la défense de Jean Beaufret (disparu en 1982), l'une des figures tutélares de l'heideggerianisme à la française, et qui avait jugé bon, en 1978, d'envoyer une lettre de soutien à l'agitateur négationniste Robert Faurisson. Dans un autre passage du même texte, relève encore Emmanuel Faye, Fédier expose que loin de « nier l'extermination » des juifs d'Europe, Beaufret s'était contenté de « mettre en doute l'existence des chambres à gaz ».

Il faut croire que la nuance n'a pas convaincu les juristes de Gallimard, qui ont en outre fait valoir que plusieurs passages du livre étaient particulièrement « discourtois » à l'encontre d'Emmanuel Faye. Celui-ci aurait-il été fondé à porter plainte pour diffamation ? Toujours est-il que c'est la perspective d'un procès qui semble avoir fait reculer les éditions Gallimard, comme le suggère Marcel Gauchet : « Ce n'est pas mon rayon direct, je ne me suis absolument pas occupé de la question, et je ne comprends pas très bien ce qui s'est passé. Mais ce que je vois là-dedans, c'est d'abord une fausse manœuvre au niveau des épreuves, qui ont été diffusées de façon précipitée, et ensuite les effets de la judiciarisation qui gagne l'édition. Tout se passe maintenant dans les couloirs, entre avocats et éditeurs. Et ce n'est pas ce qui peut arriver de mieux à l'intelligence... », regrette l'éditeur, qui croit également savoir que François Fédier a refusé les corrections proposées par Antoine Gallimard.

Faux, rectifie François Fédier, qui affirme avoir « entièrement réécrit » sa contribution. Et de fait, dans une nouvelle version dont *Le Monde* a pu prendre connaissance, l'auteur a largement remanié son texte, émoussant ses attaques contre Emmanuel Faye et supprimant la quasi-totalité du passage consacré à Jean Beaufret. Dans un courrier adressé à Antoine Gallimard et daté du 28 août, Fédier se dit « profondément choqué » par la décision de l'éditeur. En renonçant à la publication du livre, déplore-t-il, la maison « se soumet sans coup férir à l'avis des détracteurs de Heidegger, ceux-là mêmes que nous avions d'un commun accord décidé de combattre ».

JEAN BIRNBAUM

## Ananda Devi primée à Bucarest

C'est à Bucarest, ville hôte du XI<sup>e</sup> Sommet de la francophonie (27-28 septembre), que s'est ouverte, samedi 23 septembre, la saison des prix littéraires avec l'attribution du Prix des Cinq Continents. En présence du ministre de la culture et des cultes roumain, Adrian Iorgulescu, ce prix – créé en 2001 par l'Organisation internationale de la francophonie – a été remis pour la première fois, des mains mêmes du secrétaire général de l'OIF, Abdou Diouf, à la romancière mauricienne Ananda Devi, pour son magnifique roman, emplis de fulgurances poétiques, *Eve de ses décombres* (Gallimard). La mention spéciale est allée au Québécois Pierre Yergeau pour *La Cité des vents* (éd. L'Instant même).

Après Yasmine Khat, Mathias Enard ou encore Alain Mabankou, le palmarès 2006 illustre une fois encore la diversité culturelle que ce jeune prix entend promouvoir sur les cinq continents. En effet, outre une dotation de 10 000 euros, cette récompense s'accompagne d'une promotion du lauréat dans les différents salons francophones et d'une coédition dans son pays d'origine. Insis-

tant sur cette originalité, Henri Lopes, président du jury, s'est réjoui de la visibilité que tend à prendre ce prix. Pour preuve les 141 ouvrages en lice venus de 31 pays, choisis par trois comités de lecture indépendants, français, québécois et sénégalais. Malgré ce chiffre encourageant, des voix se sont fait entendre dans le jury – où l'on retrouve J.-M. G. Le Clézio, Andreï Makine, René de Obaldia ou Lise Bissonnette – pour promouvoir une plus grande diversité éditoriale.

Ainsi l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot a réclamé un effort envers les petits éditeurs du Sud « afin qu'ils trouvent leur place dans la sélection ». Conscient de ces critiques, Henri Lopes a rappelé que le choix du jury devait se faire non sur un éditeur mais sur une œuvre. Comme celle d'Ananda Devi qui, bien qu'éditée par une maison française, est, comme le reconnaît Lyonel Trouillot, « tout sauf un livre français ». Ajoutant : « Elle est l'illustration que la littérature francophone aujourd'hui a su éviter l'écueil de l'individualisme pour se tourner vers l'universalité. » ■

CH. R.

## QUESTION À EMMANUEL FAYE, MAÎTRE DE CONFÉRENCES À PARIS-X « Gallimard a pris ses responsabilités »

**Certains auteurs de Heidegger à plus forte raison prétendent que vous avez fait pression sur Gallimard pour que ce livre ne soit pas publié. Qu'en est-il exactement ?**

Il s'agit d'une rumeur absurde, et j'aimerais savoir qui a tenté de la répandre. Mais il ne faut plus s'étonner de rien après le ton incroyablement injurieux d'un livre où, par exemple, les personnalités qui ont publiquement défendu mes recherches (Jacques Bouveresse, Jacques Brunschwig, Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, entre autres) sont assimilées à de la « pègre universitaire » qui se « laisse acheter » !

Par ailleurs, François Fédier soutient dans ce volume que l'on peut « mettre en doute l'existence des chambres à gaz » sans « nier l'extermination ». J'ai consulté Serge Klarsfeld

qui a été formel : si l'on nie l'arme principale conçue pour éliminer les juifs, on conteste les millions de morts dans les camps d'extermination et l'on met donc en doute le génocide par lequel les juifs ont été exterminés.

Pierre Vidal-Naquet, qui s'est indigné du livre, avait accepté d'écrire un article à la demande du *Monde diplomatique*. Sa disparition ne lui en a pas laissé le temps. Pour ma part, je me suis limité à rédiger une note rappelant les positions respectives de Faurisson et Beaufret en 1978, et de Fédier en 1995 et aujourd'hui, et je l'ai adressée au *Monde* et à *Libération* pour les informer de cette dérive d'un heideggerianisme radical vers le négationnisme ; mais je n'ai eu aucun contact avec Gallimard, qui a pris seul ses responsabilités.

## L'ÉDITION FRANÇAISE

**Alice Déon**, qui a pris la direction littéraire de « Quai Voltaire » devient éditrice à plein temps à La Table ronde. A terme, elle devrait devenir directrice générale et succéder à Marie-Thérèse Caloni, décédée en août. Jean-François Colosimo, directeur littéraire de La Table ronde, a quitté ses fonctions en septembre.

**Editis, via sa filiale Place des éditeurs**, a vendu Fitway Publishing, une maison créée en 2004 par Léon Mazzella, à Silverback Books, un éditeur américain. Fitway a publié une quarantaine de livres destinés aux hommes qui ne lisent plus. Le but : offrir « une ligne de livres masculins comme il y a des produits de beauté » expliquait

M. Mazzella. Le concept n'a pas rencontré son public et M. Mazzella a quitté le groupe. Bernard Werber et Faïza Guène utilisent des blogs. *Du rêve pour les oufs* (Hachette littératures) est présent sur skyblog. Le site <http://revepourlesoufs.skyblog.com/> fonctionne comme un écran de publicité. Pour le lancement du *Papillon des étoiles* (Albin Michel) le 5 octobre, Bernard Werber a perfectionné le système en sélectionnant 35 « blogueurs influenceurs » dont le rôle est de faire connaître le site [www.lepapillondestoiles.com](http://www.lepapillondestoiles.com)

**Buchet-Chastel** lance une nouvelle collection nommée « Domaine public » dont la

direction est confiée à Xavier Houssin, collaborateur du « Monde des livres ». L'idée est de « republier des écrivains dont l'œuvre est tombée dans le domaine public ». *Les Lettres de Henri Barbusse à sa femme 1914-1917*, d'Henri Barbusse, et *Voyageuses*, de Paul Bourget – deux auteurs morts en 1935 – sont les premiers titres de la collection.

**Les éditions Privat** ont lancé une nouvelle collection intitulée « Témoinages pour l'histoire », dirigée par l'historien Rémy Cazals et qui publiera des textes inédits sur des événements vécus par la personne qui en fait le récit. Les deux premiers titres sont *Journal de Kabylie*, de Charles Schweisguth, et *Les*

*Carnets de guerre du sergent Arnaud Pomiro (1915-1918)* de Fabrice Papola et Remy Cazals.

**Les éditions Anabet** lancent le prix du Pamphlet dont la remise aura lieu le 16 novembre. Dix essais ont été sélectionnés par leurs soins. Le jury comprend six personnes dont Michael Lonsdale.

**Le prix Russophonie**, qui récompense la meilleure traduction du russe en français, vient d'être lancé. Il sera remis en janvier 2007 lors du salon Expolangues dont la Russie est l'invitée. Le jury de cinq personnes, dont Andreï Makine, récompensera le traducteur et l'éditeur d'une œuvre publiée depuis mars 2005.

## LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

### LITTÉRATURES

**Des chevaux noirs**, de Daniel Arsand (Stock)  
**L'Élegance du hérisson**, de Muriel Barbery (Gallimard).  
**Démolir Nisard**, d'Eric Chevillard (Minuit)  
**La fin des paysages**, de Luc Lang (Stock)  
**Accouplement**, de Norman Rush (Fayard).  
**Extrêmement fort et incroyablement près**, de Jonathan Safran Foer (L'Olivier).  
**Marilyn, dernières séances**, de Michel Schneider (Grasset).

### ESSAIS

**La Guerre d'Espagne**, d'Anthony Beevor (Calmann-Lévy).  
**Théâtre de la cruauté et récits sanglants en France (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)**, sous la direction de Christian Biet (éd. Robert Laffont, « Bouquins »).  
**Médecin des morts, récits de paléopathologie**, de Philippe Charlier (Fayard).  
**Écrits sur l'art**, de J. K. Huysmans (éd. Bartillat).  
**Le Livre des hontes**, de Jean-Pierre Martin (Seuil).  
**Les Trois exils. Juifs d'Algérie**, de Benjamin Stora (Stock).  
**Kaila et Dimna. Fables indiennes de Bidpai** choisies par Ramsay Wood (Albin Michel).

# Yasmina Khadra

## « Aller au commencement du malentendu »

Après « Les Hirondelles de Kaboul » et « L'Attentat », « Les Sirènes de Bagdad » viennent clore une trilogie romanesque exceptionnelle. Yasmina Khadra évoque dans un entretien le sens de sa démarche.

### Quelle est l'origine de votre trilogie ?

L'idée m'en est venue lors de mes nombreux voyages et surtout des problèmes que je rencontre fréquemment dans les aéroports. A chaque fois que je me présente à la police des frontières, notamment en Asie et en Europe de l'Est, c'est pratiquement la panique ! Aujourd'hui, les gens sont traumatisés par ce que nous jette à la figure la télévision et terrifiés par les discours politiques. A croire que le monde est au bord de l'apocalypse... La perception du monde arabo-musulman est totalement biaisée, pour ne pas dire stupide. C'est pour cela qu'il m'a semblé nécessaire d'œuvrer afin de reconstruire les passerelles naturelles qui ont toujours existé entre l'Orient et l'Occident et qui, malheureusement, s'émiettent en raison d'intérêts qui ont davantage à voir avec des ambitions personnelles qu'avec les aspirations des peuples.

### N'y avait-il pas aussi un désir de changer de décor et de prendre quelques distances avec l'Algérie ?

Je pense qu'il est dangereux pour un écrivain de rester dans ce que je qualifie de littérature endémique, qui est limitée dans le temps et l'espace, telle une grippe. Mes romans qui se situent en Algérie, telle la trilogie avec le commissaire Llob (1), m'ont permis d'être reconnu un peu partout, y compris aux Etats-Unis. J'avais donc envie de profiter de l'intérêt qu'on me porte pour dire le monde. Et puis, je voulais absolument soustraire les sujets que je traite – le terrorisme, le fondamentalisme ou l'extrémisme – à l'influence des médias. Lorsque la télévision s'attarde sur un attentat, elle montre les corps, les débris, le sang, les gens qui crient, et c'est tout. On est dans le choc, pas dans la lucidité. A travers mes livres, je prends l'Occidental par la main et je l'emmène au commencement du malentendu, au plus proche de cet homme qui, un jour, décide de se faire sauter au milieu d'innocents. Je le

sensibilise et lui prouve que ce monde-là ne traverse pas une crise idéologique mais politique. Il y a une mal-gouvernance voire une non-gouvernance. Ceux qui sont censés protéger les peuples, les orienter, leur proposer un projet de société, ont d'autres chats à fouetter. Au lieu de bâtir des nations, ils se construisent des fortunes personnelles et des palais pour rois faïnés.

### Comment êtes-vous parvenu à rendre la réalité de Bagdad, une ville en plein chaos, et de ceux qui y vivent, sans vous y rendre ?

Je suis très attentif à ce qui se passe. Tout m'interpelle au plus profond de moi-même. Ce sont les séquelles positives de ma vie de militaire. A 9 ans, je me suis retrouvé enfermé dans une caserne parmi les orphelins de la guerre. Chaque dimanche, lorsque nous sortions en ville pour la promenade, tout ce qui est banal et ordinaire pour le commun des mortels était pour moi une découverte. Cette appréhension des choses et des êtres m'est restée. Quand j'écris sur l'Afghanistan ou l'Irak, rapidement je retrouve mes repères. Ce sont des musulmans, des Bédouins, comme moi et leurs villages ressemblent à ceux du Sahara algérien. Je n'ai donc pas le sentiment d'être dépaycé. Et puis lorsqu'à la télévision, on nous montre un attentat, je ne vois jamais l'attentat mais ce qu'il y a autour.

### L'Attentat et Les Sirènes de Bagdad analysent l'itinéraire d'une femme, pour le premier, puis d'un homme, pour le second, qui basculent dans le terrorisme. Quelle nécessité y avait-il de revenir sur ce thème ?

Certains croient que le terrorisme est une seconde nature chez les Arabes et les musulmans. Or, ce sont précisément ces derniers qui en souffrent le plus et qu'on essaye d'isoler ainsi dans leur tragédie. J'essaie de lutter contre cette idée et aussi celle qui veut présenter le terroriste comme un cas pathologique. Il n'y a rien de pathologique. Ce

sources du Mal et entamer un long voyage dans la nébuleuse terroriste.

A Kafr Karam d'abord, une bourgade paisible sise en plein désert, théâtre de discussions sans fin entre les anciens et la jeune garde du village, divisés sur l'occupation américaine dont les images, sur Al-Jazira, empoisonnent leur quotidien. Avant de devenir leur réalité, sanglante et meurtrière... A Bagdad ensuite, livrée à la guerre civile et aux pires exactions, dans laquelle le narrateur, égaré et sans ressources, pense trouver aux milieux des décombres l'issue de cette nuit d'infamie où il a vu ce qu'il n'aurait jamais dû voir.

Une fois encore, combattant l'aveuglement, les préjugés, l'ignorance, l'obscurantisme, c'est au plus près du sensible et de l'humain que Yasmina Khadra se place. Pour nous offrir le roman le plus saisissant et le plus réussi de cette trilogie, dont les échos laissent surtout entendre la voix d'un authentique humaniste. ■

CH. R.

**LES SIRÈNES DE BAGDAD,**  
de Yasmina Khadra,

Julliard, 338 p., 19 €.



Yasmina Khadra, septembre 2006. BRUNO CHAROY POUR « LE MONDE »

sont simplement des êtres qui, à un moment donné, ne sont plus interpellés par leurs rêves. Ils divorcent d'avec eux et le monde. Ils sont dans la nuit la plus opaque et veulent en finir. Alors, ils se suicident en emportant des vies innocentes avec eux. Un attentat est l'aboutissement d'un long processus. On peut y venir par différents chemins : pour venger une offense, revendiquer un droit, crier son désespoir... En reprenant ce thème, je voulais montrer les différentes facettes qui conduisent à ce basculement et éviter ainsi d'enfermer la colère dans un seul moule. Quand j'écris, ce n'est pas pour cautionner. Contrairement à certains qui s'érigent en monument de solidarité et d'humanité, j'ai fait la guerre contre les terroristes. Je n'ai pas condamné le terrorisme à partir de mon salon, je l'ai combattu. Pendant huit ans, j'ai vécu tous les jours dans la peur et le deuil...

### Pourquoi votre narrateur ne porte-t-il aucun nom ?

Je ne voulais pas donner un nom arabe à la violence, car elle partout, elle est humaine.

### Votre livre s'ouvre et se referme à Beyrouth. En le lisant, on ne peut s'empêcher de penser aux événements de cet été, qu'il s'agisse de la guerre au Liban ou de la tentative d'attentat manquée à Londres, ville où votre narrateur est destiné à aller.

Tentative d'attentat manquée ?... encore faut-il le démontrer. Jusqu'à d'aujourd'hui, aucune preuve matérielle n'a été apportée. Pour moi, il s'agit d'une diversion. Le problème, c'est que les intellectuels et les consciences de ce monde adhèrent à cette mascarade. Si les choses perdurent, la mascarade deviendra réalité. La guerre pourrait se déclarer à n'importe quel moment. Les gens sont préparés psychologiquement à cette agression qui n'existe que dans leur tête. Il faut se ressaisir ! Les Arabes ne menacent personne. Ils ont tellement de problèmes, d'autres préoccupations, voyons ! Au lieu de les traîner dans la boue, aidez-les, soutenez-les, respectez-les.

### Quel sentiment ressent-on lorsque l'on est ainsi rattrapé par l'actualité ?

Quand la guerre s'est déclarée au Liban, j'étais profondément triste et j'avais peur. Aujourd'hui encore j'ai peur parce que je vois aussi ce qui peut arriver par la suite. Souvent les événements m'ont donné raison... En 1997, lorsqu'est sorti *A quoi rêvent les loups*, beaucoup de journalistes français me disaient, incrédules : « Qu'est-ce que vous êtes en train de nous raconter ? Vous dites que les terroristes sont des universitaires, des fils de bonnes familles ? » Normal, ils s'étaient familiarisés avec une certaine caricature. Moi, je vivais le terrorisme grandeur nature. Je le voyais, le touchais de mes doigts. Et puis, le 11-Septembre est arrivé, et l'on a vu mes personnages sortir d'*A quoi rêvent les loups* (2), monter dans des avions et aller se faire exploser contre les tours jumelles. De même, lorsque les talibans ont voulu faire sauter les bouddhas de Bamiyan, en 2001, les Occidentaux n'ont pas voulu le croire. Pour eux, ce n'était pas possible, car il s'agissait d'un patrimoine universel. Là encore, j'ai reçu de nombreux appels de journalistes qui me demandaient

« A travers mes livres, je prends l'Occidental par la main (...) Je le sensibilise et lui prouve que ce monde-là ne traverse pas une crise idéologique mais politique. »

si les talibans étaient capables d'une telle absurdité. Je les ai invités à lire *Les Agneaux du seigneur* (3) où je décris comment des intégristes détruisent un temple millénaire pour construire une mosquée. Pour autant, je ne me considère pas comme un visionnaire, simplement, je suis quelqu'un qui ne quitte pas d'une semelle mon époque, qui lui colle à la peau.

### Avez-vous en tête une suite à cette trilogie ou d'autres projets ?

Pour l'heure, il faut que je sorte de cette ornière qu'est l'actualité. J'ai consacré cette trilogie au malentendu entre Orient et Occident – terme plus juste que celui « choc des civilisations », que je refuse – par devoir. Les intellectuels préférant regarder ailleurs, il fallait que quelqu'un le fasse. Je l'ai fait. Maintenant, je peux écrire d'autres choses, drôles, heureuses, généreuses. La littérature, c'est rêver aussi. N'est-elle pas, par vocation, la thérapie des réalités difficiles ? ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTINE ROUSSEAU

(1) Morituri (1997), Double blanc (1997) et L'Automne des chimères (1998), tous repris en « Folio policier ».

(2) Julliard, 1999, et Pocket.

(3) Julliard, 1988, et Pocket.

## Au plus près de l'effroi

Yasmina Khadra n'en finit pas d'ausculter les fractures et les lignes de faille, réelles ou imaginaires, qui divisent notre monde. Après *Les Hirondelles de Kaboul* et surtout *L'Attentat* (Julliard, 2002 et 2005, et Pocket), dans lequel il décrivait le parcours d'une kamikaze à travers la quête intime et douloureuse de son époux, un Israélien arabe, le romancier algérien reconduit son motif dans *Les Sirènes de Bagdad*, dont on saluera la tenue d'écriture, pour nous entraîner au plus près de la folie, de la haine, de l'humiliation, et du désarroi. De l'effroi.

Et ce dès les premières lignes, où l'on découvre le narrateur, plein de détestation envers Beyrouth, cette ville de perte, « volage, tricheuse », qui a pactisé avec le diable occidental. A travers le prisme de son dégoût, qu'alimentent les discours d'un intellectuel versé dans l'intégrisme, le jeune homme ne voit plus qu'une échéance : celle qui doit le voir commettre « la plus grande opération jamais observée en terre ennemie, mille fois plus percutante que le 11-Septembre ».

Reste que pour connaître la nature de l'acte par lequel ce jeune Bédouin entend laver l'honneur de son père et l'affront qui lui a été fait, il nous faudra remonter aux

“Implacable : c'est le seul mot qui convienne pour qualifier le dernier roman de Marc Weitzmann.”

Pascal Bruckner, *Le Nouvel observateur*

“Marc Weitzmann dit des horreurs lucides et on adore. Son art est celui de l'excès, sa noirceur provoque un rire salvateur.”

Patrick Grainville, *Le Figaro littéraire*

“Un talent impressionnant pour gratter avec des mots là où ça irrite, là où ça fait mal.”

Bernard Pivot, *Le Journal du Dimanche*

“Le plus méchant de la rentrée...”

Christophe Donner, *Le Monde 2*